

LA NOSTALGIE DE L'AGE D'OR DANS

LES CHIMERES DE GERARD DE NERVAL

JOELLE BECKER

Being a thesis submitted for the M.A.
degree, in the University of Tasmania.

1982

LA NOSTALGIE DE L'AGE D'OR

DANS

LES CHIMERES DE GERARD DE NERVAL

POURQUOI LES CHIMÈRES DE GERARD DE NERVAL?

Si nous avons choisi comme sujet de notre thèse les Chimères de Gérard de Nerval c'est tout d'abord à cause de l'enchantement que ces poèmes exercent depuis longtemps sur notre esprit. Nerval appartient à cette catégorie d'écrivains auxquels nous avons réservé d'emblée une admiration faite d'un mélange d'attirance, de curiosité et de sympathie.

Poèmes remplis de nostalgie et de désespoir et cependant si suggestifs d'une grande aspiration au bonheur, poèmes de la malchance, de l'amour et du rêve, les Chimères nous ont fasciné par leur versatilité et leur richesse.

Ces sonnets nous ont incité à vouloir mieux connaître leur auteur et à découvrir ses autres oeuvres. C'est alors que, à la lumière de ces lectures, nous avons cru mieux comprendre l'extrême richesse des Chimères qui condensent tant d'expériences vécues ou rêvées (Il serait peut-être plus exact de dire "vécues et rêvées"). Les Chimères sont à la fois le produit de réminiscences de voyages, surtout des voyages effectués en Italie, en Grèce et en Orient, de souvenirs de lectures variées (Nerval s'est intéressé aussi bien aux auteurs grecs et latins, à la mythologie qu'aux grimoires de magie ...), de souvenirs d'enfance, d'anciens rêves. Au long de notre voyage dans l'univers nervalien nous avons découvert que la lecture des Chimères s'éclaircissait peu à peu grâce à l'apport d'autres textes et qu'il était impossible de dissocier ces sonnets des autres oeuvres de l'auteur. Nous avons trouvé particulièrement utile à la compréhension des Chimères, le Voyage en Orient (Surtout

les Nuits du Ramazan - III - les conteurs), les Filles du Feu et Promenades et Souvenirs.

Ceci explique les nombreuses références que nous faisons à ces oeuvres qui nous ont aidé à éclaircir certains points, mystérieux à première lecture, des Chimères. Les Lettres et la biographie de Nerval nous ont également paru intéressantes mais de façon restreinte car nous avons songé que la Poésie est la transposition de la réalité, qu'elle la déforme dans l'espoir de retrouver une émotion initiale, au-delà même de l'objet qui l'a suscitée. En effet, qu'importe pour un peintre, par exemple, de représenter un paysage ou un visage s'il ne peut rendre sur la toile l'impression première que lui a faite le modèle? Pour retrouver cette impression il lui faudra la dégager de l'objet qu'elle ait été créé par un effet de soleil sur l'eau ou un sourire illuminant un visage. Il en est de même pour le poète qui disloque l'ensemble à décrire, le déstructure puis le reconstruit selon un critère personnel.

Si nous nous sommes attaché tout particulièrement à l'étude des Chimères c'est justement pour retrouver l'émotion qui en est la source, et aussi parce qu'il nous a semblé que ces sonnets formaient une charnière entre les oeuvres de Nerval, entre la douceur des souvenirs, les regrets, le regard posé sur le Passé que l'on trouve dans Sylvie, par exemple, et l'expérience déterminante qu'est la descente aux Enfers relatée dans Aurélia, voyage au bout de la nuit, mais aussi élan poétique vers les espaces infinis et histoire de l'initiation du poète aux secrets universels. Les Chimères

annoncent Aurélia en ce sens qu'elles correspondent à un moment de révolte et de décision. Elles marquent un choix définitif et indiquent la voie que le poète a suivie jusqu'à sa mort. Par le choix même du sonnet, comme véhicule d'expression, la forme du message est évidemment plus brève mais chaque vers est lourd de sens et se doit d'être le résumé d'une démarche longuement projetée. Nous avons retrouvé dans Les Chimères les grands thèmes nervalien et plus précisément, dans le cadre de notre thèse, les thèmes liés à la nostalgie du passé.

POURQUOI L'AGE D'OR?

Hantées par la mélancolie, l'amertume, la désespérance et la révolte, les Chimères sont, à notre avis, l'expression du désir poignant de revivre un passé entrevu, partiellement rêvé. Parce que la nostalgie de ce passé s'est embrumée de rêves, parce qu'elle s'est offerte en compensation pour un présent souvent décevant, misérable, ce passé en partie chimérique, peu à peu se magnifie. Nerval vit mal le présent qui lui apporte maladie¹, misère² et solitude, mais ses souvenirs, réels ou non lui restituent un passé qui par contraste se trouve embelli et lui offre un asile où se réfugier.

De l'enfance chez son grand-oncle, Alexandre Boucher, il

-
1. A l'époque où Nerval rédigeait "Le Christ aux Oliviers" (1844), il était déjà atteint du mal qui ne devait cesser d'empirer. En effet, en 1841, il subit sa première crise de folie et en 1849, une seconde attaque le touche. A partir de 1851, le poète va être complètement soumis à son mal et ne retrouvera plus jamais son état normal.
 2. A la fin de l'année 1852, il adresse au ministère une demande de secours.

ne semble avoir gardé que des souvenirs idylliques, du moins jusqu'au retour de son père.

Il chérit l'image d'une mère qu'il n'a presque pas connue et dont il ne peut guère se souvenir puisqu'il n'avait pas encore deux ans lors de son départ pour l'Allemagne, et lui donne les traits doux et tristes de "La Modestie", une gravure d'après Prud'hon ou Fragonard parce que des parents lui ont dit qu'elle lui ressemblait¹. Ce passé enrichi de rêves et de désirs s'accroît aussi de légendes inspirées par ses lectures, de contes, de récits de voyages et de voyages qu'il a lui-même faits. Il s'approprie également les mythologies traditionnelles.

Bientôt, il s'évade du carcan trop étroit de la réalité et finit par confondre son rêve et celui, plus ancien, que chantaient Virgile, Homère, Apulée.

Ce passé idéal ne pouvait trouver sa place que dans un univers parfait, malheureusement révolu, dans un monde de clarté, de compréhension et d'harmonie.

Ce monde incomparable où les dieux et les hommes vivaient en bonne intelligence, où la terre toujours fertile portait des fruits en abondance, est celui de l'époque mythique de L'Age d'Or. Pour retrouver son propre bonheur perdu le poète doit d'abord retrouver celui de la création toute entière car de l'imperfection ne peut naître que la déception. Les Chimères sont plus que l'expression de la nostalgie d'un homme pour son enfance ou du désir légitime d'un malheureux pour le bonheur, elles sont aussi celle du vieux rêve que l'humanité, qui doit se contenter de joies passagères et

1. Promenades et souvenirs, IV, Juvenilia, p. 135.

incertaines, berce peut-être depuis toujours: vivre un bonheur constant et éternel qui ne serait lointain dans le passé comme l'Eden perdu ou futur et aléatoire comme le Paradis promis.

Dans l'espoir de concrétiser ce rêve et donc avec l'intention de revivre ce passé merveilleux, Nerval a transformé cette aspiration en souvenir. Pour s'expliquer la disparition de ce paradis ancien, il invente l'histoire de sa chute et en dénonce le responsable. Parce qu'il ne veut pas le croire perdu à tout jamais et que, dans les moments de quiétude, l'espoir luit, il voit partout autour de lui des témoignages de l'existence de ce monde fabuleux, qu'il considère comme les fondations sur lesquelles rebâtir l'univers déchu.

La poésie de Nerval rejoint en cela les grands mythes de l'humanité. Les mythes de l'éternelle jeunesse, de la permanence et du renouveau traduisent assurément un désir d'éternité. Puisque le passé revivra, la vieillesse et la mort seront donc abolies. La nostalgie du paradis perdu est en fait le vœu de connaître la perfection et le bonheur absolu qui, parce qu'ils ont existé autrefois, ne sont pas, par conséquent, inaccessibles.

Nerval a voulu vivre ce rêve universel et profondément ancré dans l'âme humaine. Il y a consacré sa révolte et ses efforts, versé ses espérances et ses regrets. C'est pourquoi nous avons appelé cette quête la Nostalgie de l'Age d'Or.

P R E M I E R E P A R T I E

L ' U N I V E R S D I S L O Q U E

Le temps idyllique de l'Age d'Or est révolu. Un jour, l'harmonie fut brisée; l'entente universelle rompue.

Nous trouvons l'explication de ce désastre dans le Voyage en Orient (Les Nuits du Ramazan, III, VI, VII) quand Adoniram, l'architecte de Soliman, entraîné par son ancêtre Tubal-Kaïn dans les profondeurs souterraines, apprend les événements qui ont précédé la catastrophe. Autrefois, l'univers jouissait d'une température très élevée qui convenait à la race des géants, issus du Feu, qui l'habitait. Cette race vigoureuse et éternelle, enfantée par les Eloïms ou Génies du Feu, vivait dans un cadre grandiose, parmi une faune fabuleuse composée de griffons, de sphynx, de lions ailés ... Hélas, Adonaï (ou Jéhovah), qui d'après certaines traditions n'était lui-même que l'un des Eloïms¹, s'avisa de créer l'homme. Il le fit sans générosité puisqu'il le pétrit avec de la boue dans laquelle il plaça une infime étincelle de Feu, juste suffisante pour animer sa créature. Les Eloïms s'insurgèrent contre sa cruauté lorsque, déçu par le misérable être qu'il avait créé, il décida de l'abandonner et le voua à la mort. Jéhovah, vainqueur, règne désormais en despote et les Génies du Feu se sont réfugiés au centre de la terre, le royaume du Feu. Par esprit de vengeance et sans doute aussi pour prévenir toute autre révolte, Jéhovah a divisé l'univers en trois parties et a ainsi rompu son harmonie. Il a muré la terre pour empêcher le feu interne de rayonner à l'extérieur. L'homme est donc condamné au froid et, parce que la faible étincelle qui servit à l'animer est finalement attirée par le feu central, il meurt. Toute communication entre la

1. Note de l'édition de la Bibliothèque de la Pléiade, p.557, T.II.

surface de la terre et ses entrailles, ainsi qu'entre le royaume du Feu et le domaine céleste, a été interrompue¹. La scission entre le ciel et l'enfer (nom que nous attribuerons au royaume souterrain) a engendré le malheur des hommes, isolés sur la surface de la terre, abandonnés par leur divin créateur, protégés par les Eloïms qui ne peuvent cependant les aider autant qu'ils le souhaiteraient.

Essayons, à présent, de distinguer la présence des trois mondes en conflit dans les Chimères et l'importance qui leur est attribuée: ce sont les mondes céleste, terrestre et chthonien.

* * *

1. Le Voyage en Orient, Les Nuits du Ramazan, VI, p. 555

PREMIER CHAPITRE

Le monde chthonien

Au centre de la terre, se trouve le royaume du Feu où se sont réfugiés les Eloïms, vaincus par Jéhovah, qui entretiennent le feu bénéfique, source de vie lorsqu'il est utilisé à bon escient. Le royaume souterrain, c'est aussi le domaine mystérieux et dangereux où descend l'adepte en voie d'initiation. Ce domaine est hostile à l'imprudent qui peut y perdre la vie s'il n'en connaît pas les règles. Cependant, il se fait terre d'accueil pour l'initié, pour les fils du Feu. Antéros et Dafné ne craignent pas le dragon, gardien des forces telluriques, des trésors cachés dans les entrailles de la terre; dans la grotte périlleuse nage une naïade, et les fleuves des Enfers, aux flots tumultueux, se laissent franchir deux fois par El Desdichado.

LE FEU

Les Eloïms résident désormais dans un monde souterrain; leur royaume est le sanctuaire du feu, la source et la condition de la vie terrestre.

Mais, n'oublions pas que le feu a une double signification symbolique: régénérateur, purificateur, il est source de connaissance, de lumière, de chaleur, de création: Pensons à Prométhée qui offre le flambeau aux hommes, au rite de la crémation, au phénix renaissant de ses cendres. C'est par le truchement de Myrtho, l'enchanteresse qui possède le pouvoir de ranimer le feu du vieux volcan éteint (en l'occurrence, le Vésuve), que se fait l'initiation du poète.

"Je sais pourquoi là-bas le volcan s'est rouvert ...
C'est qu'hier tu l'avais touché d'un pied agile,"
("Myrtho", v.9,10)

Le feu est souvent associé aux cérémonies d'initiation et aux mystères. Une des fonctions qui lui sont attribuées est de porter tout ce qu'il embrase d'un état grossier à un état supérieur; C'est donc grâce à Myrtho, la fille du feu, que le poète a pu accéder à un savoir réservé à quelques élus.

Cependant, le feu peut également être destructeur et symboliser le châtiment. (Citons en exemple la chute de Lucifer, l'ange de lumière, en enfer, et le châtiment éternel auquel sont vouées les âmes des pécheurs dans la tradition chrétienne).

Si Myrtho s'est montrée capable de régénérer le feu, les flammes se sont vite dispersées en cendres:-

"Et de cendres soudain l'horizon s'est couvert."
("Myrtho", v.11)

Deux puissances, en effet, s'affrontent - le royaume des Génies du Feu et celui d'Adonaï - Jéhovah, le dieu unique. Depuis la dispute occasionnée par la création de l'homme, les Eloïms n'ont cessé de vouloir assister la pauvre créature démunie et abandonnée, et leurs enfants ont perpétué leur tâche. Kaïn l'explique ainsi à Adoniram¹ : "Enfants des Eloïms, j'aimai cette ébauche d'Adonaï, et j'ai mis au service des hommes ignorants et débiles l'esprit des génies qui résident en moi." Au contraire, Adonaï qui s'est servi de boue pour façonner l'homme, en dépit des objections des Eloïms, n'est pas l'ami du genre humain et s'oppose à toute tentative qui pourrait le sauver. Le feu ranimé par Myrtho a provoqué sa colère et il l'a immédiatement éteint. La beauté et la jeunesse de la vestale ont contribué à attiser.

1. Le Voyage en Orient, Les Nuits du Ramazan, VII, p. 557.

l'ire du dieu jaloux et vieillissant. Les enfants du feu, tels Myrtho et Antéros, sont jeunes, beaux d'une beauté noble et majestueuse, inhérente à leur race¹, qui contraste totalement avec l'aspect hideux de l'exécrable Kneph ("Horus", v. 6,7), comparable par sa fonction (dans la mythologie égyptienne, Kneph est un dieu potier) à Jéhovah et qui, comme lui, règne sur un monde morne, stérile, désolé dont la lumière est absente:

"Le voyez-vous, dit-elle, il meurt, ce vieux pervers,
Tous les frimas du monde ont passé par sa bouche,
Attachez son pied tors, éteignez son oeil louche,
C'est le dieu des volcans et le roi des hivers! ..
("Horus", 2ème quatrain).

Seigneur d'un univers "vaste, noir et sans fond" ("Le Christ aux Oliviers", II, v. 10), ce dieu caduc est pourtant lui aussi maître du feu, mais d'un feu maléfique dont il se sert pour marquer ses victimes:

"Oui, je suis de ceux-là qu'inspire le Vengeur,
Il m'a marqué le front de sa lèvre irritée,"
("Antéros", v.5,6)

Le feu de Jéhovah ne réchauffe pas: il brûle. Les Saintes des cieux cherchent en vain leur salut. Quelle ironie - dans un lieu désert. ("Artémis", v. 9.11). Leur ciel est rempli d'un feu qui n'est source ni de lumière, ni de chaleur; au lieu de ranimer, d'éclairer, il consume. Feu inutile, il brûle dans le vide:

"Tombez fantômes blancs de votre ciel qui brûle."
("Artémis", v. 13)

1. Le Voyage en Orient, Les Nuits du Ramazan VII, p. 557: à propos de Kaïn: "Sa beauté est surhumaine, son oeil triste, et sa lèvre pâle."

Ce feu n'a même pas le pouvoir de réchauffer ce qu'il touche - les Saintes égarées dans ce ciel brûlant et cependant glacial et désertique, ont le coeur violet, couleur des martyrs et des veuves; elles ont la pâleur de la mort et viennent de contrées froides et nordiques¹. ("Artémis", v.9, 10,12). En fait, ces créatures fantomatiques et transies, malgré le feu qu'elles tiennent dans leurs mains ("Artémis", v.9), sont aussi irréelles que la jeune femme rencontrée par le poète à Naples. Il nous narre cette rencontre dans la nouvelle Octavie: "J'avais fait rencontre dans la nuit, près de la Villa-Reale, d'une jeune femme qui vous ressemblait, une très bonne créature dont l'état était de faire des broderies d'or pour les ornements d'église; ...². Cette jeune femme, fantôme du vrai amour, tenait en ses mains le feu (=les broderies d'or) du royaume d'Adonaï (=l'église) et, de même que les habitantes des cieux sont de fausses saintes ("des fantômes"), elle n'était qu'une illusion, l'image séduisante mais trompeuse et décevante de la femme aimée.

Le feu de Jéhovah est un feu illusoire, inexistant. Le Christ, en proie à un rêve visionnaire, est parvenu tout en haut des cieux. L'univers qui, d'en bas, lui semblait coloré et animé, lui est alors apparu désert, confus et perdu dans l'obscurité ("Le Christ aux Oliviers", II, v.5 - 9).

1.(a) Variante du manuscrit: Lombard; v.9:

"O sainte chrétienne qu'en Sicile même on représente transie, les mains pleines de feu ..."

(b) v.10 = Sainte Gudule est la patronne de Bruxelles. Note de la Bibliothèque de la Pléiade, p.1223, T.1.

2.Octavie p.288, Bibliothèque de la Pléiade, tome 1.

Il a découvert que tout était mensonge, que son Dieu, son père, régnait sur un monde vide, habité par un soleil noir, présage de mort:

"En cherchant l'oeil de Dieu, je n'ai trouvé qu'un orbite
Vaste, noir et sans fond; d'où la nuit qui l'habite
Rayonne sur le monde et s'épaissit toujours;"
("Le Christ aux Oliviers", II, v.9-11)

Les Génies ont dû se retirer au centre de la terre et ont emporté le Feu. Ils en sont désormais les seuls gardiens puisque le feu céleste n'est qu'un mirage. Hélas, le dieu mauvais, s'il approche de son déclin ("Horus", v.5) est toujours puissant. Il possède le pouvoir d'éteindre le feu enfin sorti du sein de la terre et d'ébranler l'univers. ("Horus", v.8,v.1). Enfin, sa mort risque d'entraîner celle de toute la création:

"Es-tu sûr de transmettre une haleine immortelle
Entre un monde qui meurt et l'autre renaissant?" 1.

Sans un pacte d'alliance scellé entre les ennemis, le froid finira par pénétrer au coeur de la terre et le feu s'éteindra à tout jamais!

LE DRAGON:

"Ils m'ont plongé trois fois dans les eaux du Cocyte,
Et protégeant tout seul ma mère Amalécye,
Je ressème à ses pieds les dents du vieux dragon ..."
("Antéros", v. 12-14)

Par deux fois, dans les sonnets "Antéros" et "Delfica" (v.8) le dragon est évoqué. Dans la symbolique traditionnelle, le dragon représente le gardien des forces telluriques et est l'un des médiateurs des épreuves de l'initiation. Vaincre le dragon ou vaincre sa peur du dragon, c'est prouver que l'on

1. "Le Christ aux Oliviers", III, v.7, 8.

est digne d'accéder à la connaissance des secrets, à la richesse, au bonheur¹. Souvent, dans les vieux contes, une jeune fille doit épouser un monstre avant de découvrir qu'elle est en fait nantie d'un bel et jeune époux.

Le dragon des Chimères n'effraie ni Dafné, la prêtresse d'Apollon, ni Antéros, le descendant de Dagon, un dieu philistin, et de Bélus (=Baal). Tous deux souhaitent le retour des dieux païens, mais, hélas, le vieux dragon gît, vaincu, au fond d'une grotte. ("Delfica", v.8). Pourtant, tout espoir n'est pas encore perdu²: Antéros, le vengeur³, le protecteur de la mère Amalécyte⁴, s'emploie à rendre active la semence endormie du dragon. Il est significatif qu'Antéros féconde la terre en jetant les dents du dragon aux pieds de sa mère et les englobe ainsi dans un geste procréateur. De l'union de la Terre- Mère et de son fils naîtra une race de rebelles qui combattront Jéhovah et permettront la renaissance du paganisme ancien.⁵

1. cf. Les légendes de Jason et d'Hercule.

2. cf. les contes de la Belle et de la Bête, de la fille du Vigneron.

3. Antéros est le fils de Vénus et le dieu vengeur de l'amour.

4. D'après Herbelot, les Musulmans donnent le nom d'Amalécites aux géants qui peuplaient la Palestine avant que les Israélites en prennent possession, et les confondent avec les Philistins. Le mot Amalécite vient certainement d'Amalec, dont la race fut exterminée par les Israélites, le peuple de Jéhovah(note de Geninasca, Analyse structurale des "Chimères").

5. On retrouve une idée semblable dans le Voyage en Orient (Les nuits du Ramazan, III, XI, le souper du roi, p.589)

"Mes rêves, mes pressentiments, d'accord avec l'oracle des génies, m'assurent de la durée de notre race, et j'emporte avec moi un gage précieux de notre hymen. Vos genoux recevront ce fils destiné à nous faire renaître et à affranchir l'Yémen et l'Arabie entière du faible joug des héritiers de Soliman". (La reine de Saba à Adoniram.).

LA GROTTTE

De même que la semence enterrée est promesse de moisson future, la grotte est lieu de sépulture et de résurrection, un endroit privilégié où se déroulent les rites propres à favoriser l'éveil spirituel du néophyte¹. La grotte qui abrite le dragon endormi est sans doute celle qui, située dans le bois de Labadée à Delphes, était dans l'Antiquité le théâtre des épreuves initiatiques dyonisiques et éleusiques ("Delfica", v.7). Le poète, lorsqu'il mentionne "les hôtes imprudents" de la grotte, fait peut-être allusion aux risques qu'encouraient les curieux livrés à la fureur des Bacchantes dont ils avaient surpris les secrets. Le poète, lui, est familier des lieux; il a été initié au culte ancien par Myrtho ("Myrtho", v.8) et c'est dans une grotte qu'il a connu quelques instants de bonheur partagé et d'harmonie complète:

"J'ai rêvé dans la grotte où nage la syrène ..."
("El Desdichado", v.11)

Sa rêverie l'a emporté, légère et inconsistante comme l'eau, loin des contingences quotidiennes, des soucis qui l'accablent, dans un domaine sans limites, sans frontières, comme la mer, comme la mort. Tel le rêve pour le poète, la plupart des religions considèrent la mort comme un moment de transition, un

1. La loge maçonnique, bâtie à l'image de la caverne illustre bien le thème du passage d'un état spirituel inférieur à un état supérieur.

éveil à la Vraie Vie, une Renaissance¹. La mère morte, toujours présente quoiqu'inaccessible (notons l'emploi conjugué du présent et du passé simple dans le vers six d'"Artémis"), l'appelle de sa tombe:

"Aimez qui vous aima du berceau dans la bière;
Celle que j'aimai seul m'aime encor tendrement:
C'est la Mort - ou la Morte ... O délice! ô tourment!"
("Artémis", v. 5-7).

En tant qu'endroit de renaissance, la sépulture est la scène d'un retour à un stade primordial et le renouveau de la religion païenne, de "l'ancienne romance", de la douce et paisible "chanson d'amour" ("Delfica", v. 1-4) concordera avec le retour du fils dans le sein maternel².

LES FLEUVES DES ENFERS:

"et j'ai deux fois vainqueur traversé l'Achéron".
("El Desdichado", v.12).

Par deux fois, le poète est descendu aux Enfers et par deux fois il est parvenu à franchir le fleuve qui se passe habituellement sans espoir de retour. A-t-il, comme Orphée, qui charma Cerbère aux accents de sa lyre, séduit les puissances infernales en chantant ses deux aimées perdues, la sainte et la fée? ("El Desdichado", v. 13,14). Cependant, s'il n'a pas succombé à l'épreuve et peut ainsi se targuer de sa victoire, le poète, à l'instar de son illustre prédécesseur, est revenu

1. Jésus est né dans une grotte et c'est également dans une caverne qu'il fut enseveli et ressuscité.

2. La grotte peut aussi symboliser l'utérus maternel.

seul de son voyage aux Enfers, laissant derrière lui la Sainte et la Fée éplorées.

"Modulant tour à tour sur la lyre d'Orphée
Les soupirs de la Sainte et les cris de la Fée".

Dans le Voyage en Orient¹, Nerval nous présente une version inhabituelle de la légende orphique qui nous aidera, espérons-le, à élucider la signification du double voyage en Enfer. Orphée, s'étant présenté pour subir les épreuves isiaques, avait manqué la quatrième épreuve qui consistait en la traversée d'un fleuve houleux. Pour échapper aux remous, le candidat devait gravir une échelle qu'il voyait soudain apparaître devant lui mais dont les échelons tombaient dans le fleuve au fur à mesure qu'il les escaladait. A cette situation déjà périlleuse s'ajoutait un vent terrible et bientôt ses forces l'abandonnaient. Il devait alors avoir la présence d'esprit de saisir deux anneaux d'acier qui descendaient vers lui. Ensuite, une porte s'ouvrait et il était sauvé. Malheureusement, Orphée ne pensa point à empoigner les anneaux et retomba dans le fleuve d'où les prêtres durent le repêcher. Ils l'autorisèrent à retenter l'épreuve mais il échoua de nouveau. Pendant le déroulement de l'épreuve, les prêtres lui avaient fait croire, par quelque artifice, à la mort d'Eurydice, et, condamné à l'exil à la suite de son échec, il ne la revit plus jamais². Devons-nous penser que, comme Orphée, le poète a failli à l'épreuve³? S'est-il montré

1. Les femmes du Caire; IV, III, p. 226, 227.

2. Le Voyage en Orient; les femmes du Caire; IV, les pyramides; II, la plate-forme, p. 222; et III, les épreuves, p. 226, 227.

3. Le Voyage en Orient; les femmes du Caire, IV, les pyramides III, les épreuves, p. 224.

indigne de "voir-tomber devant lui les voiles sacrés de la déesse" et de goûter le bonheur aux côtés d'une compagne aux traits semblables à ceux de la divinité?¹. Solitaire et lui aussi exilé ("El Desdichado" a été dépossédé de son trône), il a malgré tout survécu à la douleur causée par cette double perte et la lutte des Enfants du Feu continue.

En effet, Antéros s'est donné pour but de venger sa mère et d'assurer la suprématie de sa race, car il puise sa force d'une triple immersion dans les eaux du Cocyte, un affluent de l'Achéron. Ce baptême l'a rendu immortel et invulnérable aux coups de Jéhovah².

1. Le Voyage en Orient, les femmes du Caire, IV, III, p. 225.

2. C'est dans le Styx, un autre affluent de l'Achéron, que Thétis avait plongé Achille.

DEUXIEME CHAPITRE

LE MONDE TERRESTRE

Du royaume souterrain, nous passons à la surface terrestre, domaine de la créature humaine. La vie naît dans les entrailles de la terre mais s'épanouit à sa surface. La relation de l'homme avec la nature, avec la terre qui lui procure sa subsistance est fondée sur un échange: il la féconde; elle le nourrit.

Dans les Chimères, le monde terrestre est représenté par deux objets ayant trait à la culture de la terre, l'un agent fécondateur, l'autre, produit des efforts combinés de l'homme et de la nature.

LA SEMENCE:

Les dents qu'Antéros sème aux pieds de la mère Amalécyte sont les graines de la récolte future qui produira de nouveaux combattants pour défendre la cause des anciens dieux et favorisera le retour de leur règne. La terre inculte demeure stérile sans l'action de l'homme. Grâce à Antéros, la terre en gésine enfantera bientôt:

"La terre a tressailli d'un souffle prophétique".
("Delfica", v. 11)

De même, la terre semble puiser de nouvelles forces en s'abreuvant du sang du Christ:

"la terre s'enivre de ce sang précieux ."
("Le Christ aux Oliviers, V, v.6)

La terre reçoit et prend mais elle donne également. Elle tente de ranimer le Christ mourant ("Le Christ aux Oliviers", V,v.4) et, à son contact, Antéros retrouve sa vigueur, comme autrefois son ancêtre Antée ("Antéros, v. 3,4). La Terre est source de vie,

mais, principe passif, seule l'intervention du héros peut la rendre agissante. C'est donc l'interaction du héros et de la terre-mère qui engendrera l'abondance et la prospérité.

LA VIGNE:

"Quand aux pieds d'Iacchus on me voyait priant"
("Myrtho", v.7).

Dans le sonnet "Myrtho", le poète se pose en fidèle d'Iacchus-Dionysos dont Myrtho est la prêtresse. Elle porte d'ailleurs l'emblème de son dieu dans sa chevelure:

"Aux raisins noirs mêlés avec l'or de ta tresse".
("Myrtho", v.4).

Nous avons déjà mentionné que c'est grâce à son intermédiaire que le poète a été admis au nombre des fidèles du culte dionysiaque. Pour couronner son adhésion, elle lui a tendu une coupe de vin dans laquelle, nous dit-il, "il a bu l'ivresse". Notons que, selon les membres du culte, le vin suscitait la fécondité universelle et provoquait l'ivresse extatique qui ouvrait les portes de la révélation aux mystères. Le poète, inspiré par le vin sacré, a connu l'ivresse poétique et a, tout à coup, assimilé tous les secrets qui ont fait de lui un des "fils de la Grèce". ("Myrtho", V. 8).

Facteur d'inspiration, le vin est aussi source d'énergie, de force et de vie. Nous savons que, pendant la messe, le prêtre consomme le vin qui figure le sang du Christ. Ce geste symbolise la communion qui existe entre Dieu et son serviteur. Dans "le Christ aux Oliviers" (V, v.5-8), alors que le Christ succombe et que, pendant un instant, l'univers oscille,

la Terre recueille le sang "précieux" de son enfant et, ainsi fécondée, porte désormais une promesse d'espoir, un gage de survie.

Myrtho a offert au poète le vin de la vigne ancienne, sang de vie et d'espérance, et le nouvel initié, auquel les mystères ont été dévoilés, peut désormais prophétiser le retour du règne antique.¹

1. "Delfica", v. 9.

TROISIEME CHAPITRE

LE MONDE CELESTE

Autrefois, le ciel était le royaume de la lumière où régnaient l'astre le plus radieux, le plus brillant, le soleil, et la Grande Déesse glorieuse, parée d'or. Leur rayonnement réchauffait la surface de la terre; la nature croissait, l'homme vivait, insouciant et heureux. Mais la lumière a quitté les cieux, le soleil s'est éteint et la déesse, exilée, règne dans les ténèbres.

Pourtant, songe le poète, ce qui a été sera peut-être de nouveau et l'univers sortira de la grisaille quand un nouvel Osiris chassera le dieu de la nuit. L'or éclatera partout et Apollon promènera, comme jadis, son char de feu dans un ciel radieux.

L'OR:

L'Or, couleur des astres, du soleil en particulier, symbole de la gloire (n'est-ce pas la couleur de la couronne des rois et de l'auréole des saints?), de la puissance, de la force victorieuse, éclate dans le sonnet "Horus". Isis, rajeunie, radieuse et libérée de son odieux époux, fuit sur "une conque dorée". L'or est la couleur qui sied à la reine de l'univers, ainsi qu'à son époux défunt, Osiris, et à son fils, Horus. La nature se réjouit de la victoire d'Isis et, elle aussi, resplendit: la mer renvoie "son image adorée", les cieux rayonnent ("Horus", v. 12-14).

Mais la victoire la plus importante est celle qui amènera

le retour des temps anciens, de l'Age d'Or, de la perpétuation de la vie universelle. Hélas, Dafné a cessé de mordre les "citrons amers", les fruits d'or, les fruits d'Apollon; l'oracle s'est tu. Ce vers de "Delfica" évoque un passage d'Octavie: "La jeune Anglaise était sur le pont, qu'elle parcourait à grands pas, et impatiente de la lenteur du navire, elle imprimait ses dents dans l'écorce d'un citron: Pauvre fille, lui dis-je, vous souffrez de la poitrine, j'en suis sûr, et ce n'est pas ce qu'il faudrait"¹. A la vue de la jeune fille mordant ces fruits amers, le poète a songé à la maladie, à la mort peut-être, à l'angoisse de voir s'échapper une vie qui n'a pas encore été pleinement vécue (Notons l'impatience d'Octavie qui s'irrite de la lenteur du navire, de la monotonie de sa vie). Comme Octavie, la prêtresse mordait les citrons pour y puiser la force et l'inspiration, mais ses efforts sont restés vains. Ses dieux ont été vaincus, écrasés par celui d'une religion nouvelle qui a imposé son austérité au paysage souriant et gracieux où prophétisait autrefois la sibylle, désormais réduite au silence:

"Cependant la sibylle au visage latin
Est endormie encore sous l'arc de Constantin:
- Et rien n'a dérangé le sévère portique".
("Delfica", v. 12 - 14).

La sévère religion de Constantin a remplacé l'antique chanson d'amour, le rayonnement du culte païen par le mensonge. Le monde de Jéhovah est trompeur; d'en bas, les hommes abrutis et bercés par de fallacieuses promesses, ("Le Christ aux Oliviers",

1. Octavie, p. 286. En fait, la sibylle d'Apollon mâchait du Taurier pour atteindre le délire prophétique.

I, v.6,7), contemplent un ciel qui n'est en fait qu'une sorte de décor de théâtre destiné à les berner. Le Christ, qui a pris son vol au-delà des limites permises a bientôt perdu de vue "les sables d'or" et les "flots d'argent" de l'univers tel qu'il le voyait d'en-bas et a découvert un monde vide et désolé:

"Il reprit: "Tout est mort! J'ai parcouru les mondes;
Et j'ai perdu mon vol dans leurs chemins lactés,
Aussi loin que la vie en ses veines fécondes,
Répand des sables d'or et des flots argentés:
"Partout le sol désert côtoyé par des ondes,
Des tourbillons confus d'océans agités...
Un souffle vague émeut les sphères vagabondes,
Mais nul esprit n'existe en ces immensités."
("Le Christ aux Oliviers", II, v. 1-9).

LE SOLEIL:

Le feu chthonien n'est pas la seule source de lumière, chaleur, énergie, et savoir; le soleil, souverain du monde céleste, symbole de la puissance et de l'intelligence cosmique, en est une autre.

Myrtho, la bacchante, la fille du Feu rencontrée près de la tombe de Virgile, est baignée par les rayons solaires et est choisie par Apollon pour introduire le poète aux mystères des cultes antiques ("Myrtho", v. 1-6). Son initiation est donc double: apollinienne et dionysiaque. Le poète est initié aux secrets de la terre et du ciel. Le dieu solaire est le dieu de la révélation cérébrale; il fait appel à l'intelligence plus qu'aux sens. (Le front de Myrtho est "inondé des clartés d'Orient"). Il n'est point besoin pour être initié au culte d'Apollon de gestes symboliques, de participation physique

(alors qu'il a fallu au poète boire le vin de Bacchus). Il suffit de savoir capter l'éclat fugitif de l'oeil de la prêtresse, de se montrer apte à recevoir la lumière et l'enseignement du dieu. C'est après avoir longuement médité sous les oliviers, arbres consacrés à Apollon, que le Christ a enfin perçu la terrible vérité: le soleil est noir, le soleil est mort.

Osiris a été assassiné par son frère Kneph. Baal (ou Bélus) a dû rejoindre les Génies du Feu au centre de la terre. Leur lumière a cessé de briller dans les cieux. Dans l'oeil de son dieu, le Christ n'a rien découvert; l'orbite était vide, effrayant. L'oeil de Myrtho émanait une lumière bienveillante, rassurante (v.6), alors que la contemplation de celui de Jéhovah n'éveille qu'angoisse et tristesse.

Cependant, un soleil neuf vient de se lever à l'Orient ("Myrtho", v.3). Il brille de tous ses feux et illumine la nature qui semble jeune et gracieuse ("Delfica", v. 2-4). Dafné, la prêtresse d'Apollon, erre, désolée, parmi les ruines du temple où elle officiait jadis, et pleure les dieux déchus de l'Olympe. Pourtant, elle a tort de se lamenter et le poète averti la rassure, car, symbole de l'ancien ordre, le laurier d'Apollon a conservé son éternelle jeunesse et sa fraîcheur initiale (les lauriers de la campagne méditerranéenne décrite dans "Delfica" sont blancs, couleur de la pureté, de l'innocence). Il persiste à ombrager la tombe du poète latin, chantre de l'Age d'Or, prophète de son retour ("Myrtho", v. 13). En effet, la fidélité de la nymphe va être récompensée: l'aigle, l'oiseau

d'Apollon, a traversé le ciel, annonçant l'avènement d'Horus,
fils du dieu solaire Osiris, et de sa mère Isis:

"L'aigle a déjà passé, l'esprit nouveau m'appelle,
J'ai revêtu pour lui la robe de Cybèle ...
C'est l'enfant bien-aimé, d'Hermès et d'Osiris!"
("Horus, v.9-11).

L'emploi du temps présent dans les vers que nous venons de
citer indique que l'espoir s'est finalement concrétisé, que
le renouveau des temps anciens est effectif. L'oeil de Jéhovah
est "habité par la nuit"; celui de Kneph va s'éteindre ("Horus",
v.7). A l'ancien soleil mort (=Osiris), après une longue nuit
d'obscurité et d'horreur, va succéder le soleil naissant(=Horus).

Conséquence de la discorde qui a opposé les Eloïms à Jéhovah, l'univers est divisé en trois parties qui ne communiquent plus entre elles. Le bonheur de chaque créature de l'univers dépendait de l'harmonie de leurs rapports. L'unité est détruite et la principale victime de cet état de choses est l'homme qui a besoin de chaleur, de lumière, de nourriture pour subsister. Mais Jéhovah, implacable dans sa vengeance, veut entraîner l'univers entier dans son néant. La lumière disparaît peu à peu du ciel; l'oeil sombre du dieu obscurcira bientôt le monde. Le feu recueilli par les Eloïms, amis des hommes, ne suffira plus alors, et la terre, abandonnée au froid et à la nuit, deviendra stérile.

Cependant, certains s'efforcent de combattre l'action néfaste de Jéhovah. Myrtho et Antéros se révoltent¹, tentent de sauver un monde agonisant. D'ailleurs, la terre s'éveille²; le volcan - même si ce ne fût que pour un instant - s'est rouvert. Le poète le sent bien: "Le temps va ramener l'ordre des anciens jours", dit-il à Dafné ("Delfica", v. 10). La patience et la ténacité des fils du Feu seront un jour récompensées. Les dents du dragon semées par Antéros donneront naissance à d'autres combattants prêts à affronter le dieu de la nuit. Horus remplacera Osiris, l'ancien soleil, et le règne du "soleil noir" sera aboli.

* * *

1. "Myrtho", v. 10, "Antéros", v. 4, 5, 14.

2. "Delfica", v. 11.

DEUXIEME PARTIE

LA FEMME = LA MEDIATRICE DE LA REUNION

DES TROIS MONDES

La scission qui a bouleversé l'univers a causé la séparation de ses trois composantes et a isolé la Terre des Cieux et du Monde Souterrain. Dans ce monde abandonné et hostile existe cependant une source de beauté, de joie et de consolation. La Femme est présente dans chaque sonnet des Chimères (sauf dans "Vers dorés") et elle rassure, soutient, encourage le héros. Myrtho l'aide à "rencontrer" les dieux païens; l'Etoile le console même "du fond du tombeau". L'amour que lui témoigne Artémis a survécu à la mort et Isis fait renaître son espoir. La Terre recueille le Christ agonisant. Même Dafné, désespérée devant le spectacle de l'ancien temple en ruines, même la mère Amalécyte, humiliée et meurtrie, le réconfortent par leur seule présence qui lui procure la force de lutter.

Omniprésente, la Femme est aussi polyvalente puisqu'elle présente toutes les caractéristiques céleste, chthonienne et terrestre. Etoile tombée des cieux, elle réside aux enfers; déesse céleste (=Isis), brillante comme un astre, elle a les yeux verts d'une déesse de la Nature; sainte, elle est aussi Fée.

La muse, la prêtresse, se situe à mi-chemin entre le monde des hommes et celui des dieux. Elle réunit en sa propre personne les éléments de l'alliance dont rêve le poète, car le noir chthonien la pare tout aussi bien que l'or céleste.

Comme Dafné, Myrtho est le médium de la rencontre du poète et des dieux; elle l'inspire et le guide.

L'aimée, la fleur, quant à elle, le charme et l'attire. Elle évoque la jeunesse, la douceur de vivre mais aussi la fragilité du bonheur et des amours terrestres. A cet amour plus charnel et plus éphémère, il préfère celui de l'Etoile, reine de l'ombre, de la mère défunte, constant et jamais démenti.

Mais celle qui régnait autrefois sur le monde en souveraine universelle a perdu tout pouvoir. Exilée dans les profondeurs de l'abîme, elle soupire et attend la délivrance. La défaite de l'ennemi et son propre retour victorieux dépendent du héros qui a la lourde responsabilité de rétablir l'ordre ancien en restituant à la déesse vaincue sa puissance antérieure.

* * *

PREMIER CHAPITRE

POLYVALENCE DU THEME FEMININ

Partout présente dans l'oeuvre de Nerval la femme est tout particulièrement célébrée dans les poèmes "Horus" et "Artémis". Comme une idole païenne, elle présente plusieurs visages. Dans les Chimères elle s'appelle l'Etoile, la fleur, la Reine, la syrène, la Sainte, la Fée, Myrtho, la Muse, Isis, Cybèle, la Déesse, la mère Amalécyte, Dafné, la sibylle, Artémis.

Omniprésente, bien que toujours en exil, à cause du désaccord qui brise la paix de l'univers, elle participe des trois mondes.

D'essence divine, l'Etoile, l'astre des cieux, s'est éteinte. Mais, du fond de son tombeau, au sein de la terre, elle console encore le poète ("El Desdichado", v.5). Artémis (ou Diane) est le nom de la divinité trinitaire que l'on appelle aussi Phébé, au ciel, et Hécate aux Enfers. De cette déesse païenne, le poète dit qu'elle est sainte, nom habituellement attribué uniquement à une chrétienne. En vérité, cette "sainte", comme l'Etoile, est morte (elle gît dans une bière. "Artémis", v.5) et est devenue "sainte de l'Abîme". L'Etoile et Artémis sont à la fois chthoniennes et célestes alors que la fleur ne partage pas ce dernier attribut avec elles, puisque, essentiellement terrestre, elle les a rejointes dans les entrailles de la terre. Quant à la syrène, c'est, sans doute, Mélusine, la fée. Rappelons-en la légende: Fille du roi d'Albanie et d'une fée, Pressine, Mélusine avait manqué de respect à son père. Pour la punir, sa mère l'avait condamnée

à devenir serpent de la taille aux pieds tous les samedis. Raymondin, fils d'un seigneur breton, s'était perdu dans une forêt après avoir participé à une chasse au cours de laquelle il avait tué accidentellement son protecteur Aimery, comte de Poitiers. Soudain, il rencontra Mélusine qui lui proposa de l'épouser. Cependant, elle mit une condition au mariage: jamais il ne devrait chercher à la voir le samedi. Devenue sa femme, elle apporta la prospérité à la maison de Raymondin, bâtit en une seule nuit le château des Lusignan et donna dix enfants à son époux. Mais Raymondin devient la risée de ses amis qui ont appris l'étrange condition imposée par Mélusine. Un jour, il décide de faire un trou dans la porte de la chambre de sa femme avec la pointe de son épée et, à sa grande horreur, voit une femme-serpent qui se baigne dans une cuve. La fée, découverte, s'enfuit alors dans les airs par une fenêtre du château, en poussant des cris de désespoir. Mélusine, la femme-serpent, appartient au monde chthonien par sa ressemblance avec le dragon. Mi-être humain, mi-animal, elle figure le trait d'union entre deux univers. Elle nage dans une cuve profonde comme "la syrène" dans les eaux d'une grotte. Mère féconde, elle donne une progéniture abondante à son mari et "construit" une famille (=le château). Ainsi est-elle le lien entre le sol et l'eau et symbolise-t-elle la fertilité de la terre. Il existe dans le manuscrit Lombard une autre version du vers onze d'"El Desdichado":

"J'ai rêvé dans la grotte où verdit la syrène"

Ceci étaye l'hypothèse d'une Mélusine qui, comme Perséphone, se partagerait entre les enfers (=la grotte) et la terre printanière, florissante et rajeunie.

La mère Amalécyte est, elle aussi, un avatar de la Terre-Mère. Antéros, son fils, la féconde en jetant à ses pieds la semence des jours anciens. Cependant, elle réside auprès de Dagon, Bélus et Kaïn dans le royaume souterrain baigné par le Cocyte et l'Achéron.

DEUXIEME CHAPITRE

IDENTITE DU PERSONNAGE FEMININ

Il semble que le personnage féminin ne parvienne jamais à combiner de façon satisfaisante des caractéristiques relevant des trois mondes et soit destiné à l'exil, confiné dans les limites d'un seul domaine. Céleste comme l'Etoile et Artémis, terrestre comme la fleur et comme la fée, il est relégué au sein de la terre. Quant à Isis, dont l'apparence suggère pourtant une déesse de la Nature (ses yeux verts évoquent le renouveau printanier), elle abandonne la surface de la terre et s'éloigne sur "sa conque dorée" à travers les cieux:

"La Déesse avait fui sur sa conque dorée,
La mer nous renvoyait son image adorée,
Et les cieux rayonnaient sous l'écharpe d'Isis".
(Horus", v. 12-14).

Isis a offert son image radieuse aux hommes mais son passage n'est déjà plus qu'un souvenir.

Cependant deux femmes semblent avoir accès aux trois mondes simultanément: ce sont Myrtho et Dafné, les prêtresses.

LES MEDIATRICES

Myrtho, "divine enchanteresse" (divine comme l'étoile, enchanteresse comme la fée) cumule des caractéristiques telluriennes, célestes et terrestres. Ceci est surtout sensible au niveau des couleurs dont Nerval use avec la maîtrise d'un peintre de talent. De Myrtho, nous l'avons vu, émane une aura dorée: sa tresse est d'or, son front est "inondé des clartés d'Orient" d'où viennent lumière et savoir. Mais cette jeune femme, cette mortelle, porte dans ses blonds cheveux des raisins noirs, couleur chthonienne par excellence (songeons aux vierges noires et aux messes sataniques) et sait ranimer la flamme du vieux volcan où s'activent les ouvriers.

de Tubal-Kaïn. Intermédiaire entre les mondes souterrain et céleste, Myrtho est à la fois prêtresse d'Apollon et de Bacchus, et sert de médiatrice entre le poète et les dieux. Elle ne reçoit lumière et savoir que pour pouvoir à son tour les transmettre et c'est dans la coupe qu'elle lui a tendue, dans l'éclat fugace de son regard intelligent et bienveillant qu'il a puisé la connaissance nécessaire pour être initié à l'ancien culte. Le goût poétique avait été le premier moteur de cette initiation; il l'avait poussé à chercher, au pays des aèdes, sagesse et inspiration ("Myrtho", v.8). La Muse et Myrtho se complètent, se confondent; grâce à elles, le poète vit une double, et cependant, unique expérience, cérébrale et viscérale. Il apprend à connaître une culture et une religion anciennes tandis qu'il adhère de tout son être, grâce à l'ivresse poétique et mystique, au culte que célèbre Myrtho. De plus, la Muse, la Poésie, a pu contrecarrer l'action néfaste du "duc normand" et a réussi à instaurer la permanence malgré les siècles, les ruptures et les différences:

"La pâle hortensia s'unit au myrthe vert".
("Myrtho", v. 14).

Rien ne peut séparer le poète de sa muse, et le présent, "pâle", fragile, sans rayonnement, est uni, grâce à la poésie ("Myrtho", v.13), au passé, éternellement jeune.

Quant à Dafné, la sibylle d'Apollon, elle est associée à la nature qui fut le cadre du temple où elle prophétisait. Elle porte le nom même d'une nymphe qui fut métamorphosée en laurier¹.

1. Dafné, poursuivi par Apollon, appela Gé, la Terre, à son secours. Gé s'entrouvrit et la nymphe disparut. A sa place, apparut un laurier.

Elle est, comme la nature blanche et verte qui l'entoure, jeune et pure. Elle participe au renouveau de l'ancienne chanson tandis qu'elle évolue parmi les arbres, dont certains sont vivaces (l'olivier, le myrthe), comme le souvenir des dieux "qu'elle pleure toujours", alors que d'autres, chenus en hiver, puis reverdissant au printemps, sont des promesses du retour des anciens jours. Le deuxième quatrain de "Delfica" insiste sur la dualité de la personnalité de Dafné. Aux vers cinq et six, son appartenance au monde céleste est marquée par sa présence dans le temple où elle prophétisait jadis et par la mention des citrons, fruits d'or, qu'elle aimait à mordre. Mais les deux vers suivants nous la montrent familière de la grotte où dort le dragon. Comme Myrtho, Dafné n'est pas la prêtresse d'un seul dieu mais d'un culte païen qui honore l'esprit divin en toute chose.

L'AIMÉE:

"Je suis le ténébreux, - le veuf -, l'inconsolé",
("El Desdichado", v.1).

El Desdichado a perdu la fleur qui lui était réconfort. Orphée a perdu Eurydice; Amour, Phébus, Biron et Lusignan ont eu, eux aussi, à souffrir d'une histoire d'amour malheureuse. Amour a perdu Psyché, punie, comme Lusignan, de sa curiosité. Phébus a vu la terre engloutir Dafné, la nymphe; Mélusine a quitté Lusignan parce qu'il n'a pas su tenir sa promesse. Quant à Biron, peut-être s'agit-il de Charles de Gontaut Biron, l'adversaire d'Henri IV, décapité sur les ordres du roi? D'après Robert Faurisson, l'auteur de la Clé des Chimères et autres Chimères de Nerval, ce Biron aurait été très attaché à la reine Catherine de Médicis¹. Nous savons que Nerval vouait une grande

admiration à Catherine de Médicis¹.

La femme aimée, d'essence terrestre (Elle est fleur ou simple mortelle) a disparu de la surface de la terre et est maintenant ensevelie dans les profondeurs du monde souterrain.

La fleur est morte sans doute puisque le poète supplie l'étoile, morte elle aussi, de la lui rendre:

"Dans la nuit du tombeau, toi qui m'as consolé
Rends-moi le Pausilippe et la mer d'Italie,
La fleur qui plaisait tant à mon cœur désolé,"
("El Desdichado", v. 5-7).

Peut-être Nerval fait-il allusion à la comédienne Jenny Colon qu'il aima mais qui épousa un autre homme et finalement mourut, jeune encore en 1842. Cependant, le deuxième quatrain d'"El Desdichado" évoque à la fois l'image charmante et bucolique de Sylvie, la petite amie d'enfance et celle de la jeune Anglaise, rencontrée à bord d'un vaisseau lors d'un voyage en Italie. Le Pausilippe surplombe la baie de Naples et c'est aux côtés d'Octavie que le poète l'a aperçu pour la première fois: "Notre vaisseau touchait au port de Naples, et nous traversions le golfe, entre Ischia et Nisida, inondées des feux de l'Orient ..." ². Le souvenir de Sylvie est lié au pays natal, au Valois auquel le poète reste attaché en dépit de la fascination qu'exerce sur lui les pays étrangers. Le vers huit d'"El Desdichado" décrit le cadre dans lequel vivait Sylvie:

"Et la treille où le pampre à la rose s'allie".

Rapprochons ce vers d'un passage emprunté à la nouvelle Sylvie:

"Voici le village au bout de la sente qui côtoie la forêt:

1. Les Illuminés, Quintus Aucler, I, p. 123.

2. Octavie, P.286.

vingt chaumières dont la vigne et les roses grimpantes festonnent les murs." (Les filles du feu, Sylvie, V, le village, p.252).

Dans un chapitre précédent nous lisons: "je revois sa fenêtre où le pampre s'enlace au rosier" (III, p.247). Sylvie, la villageoise, est une fleur des champs, alors que la belle Adrienne que le jeune Gérard a admirée un soir de fête (Sylvie, III, p.246-247) est une fleur plus précieuse, plus mystérieuse:

"... Adrienne, fleur de la nuit éclore à la pâle clarté de la lune".

Mais qu'importe qui fut l'aimée! Elle est morte, sublimée, idéalisée. Elle est devenue personnage mythique. Ce n'est plus une femme, mais une fleur douce et fragile, une syrène, une fée. La syrène a quitté le monde des vivants: elle nage désormais au fond d'une grotte. La fée s'est enfuie en poussant de grands cris de désespoir et le poète a failli à la ramener des Enfers ("El Desdichado", v.14). En fait, la femme aimée est le symbole de l'amour disparu et regretté. Elle a perdu son image précise et ressemble à toutes les femmes disparues. Le souvenir de chaque femme rencontrée se confond avec celui d'une autre et est recueilli par un personnage unique, semi-réel, semi-légendaire.

LA MERE:

L'histoire amoureuse du poète et de l'aimée se conclut par une séparation. La fleur est morte mais, à ses côtés, "dans la nuit du tombeau", une autre présence veille. L'Etoile qui précède la fleur dans "El Desdichado" a été la première femme connue par le poète, unique et irremplaçable. Il s'agit

de la mère dont nous retrouvons la présence dans les sonnets "Horus", "Antéros", "Artémis" et "le Christ aux Oliviers". Hélas, celle dont la fonction est de soutenir et d'assister son enfant, est en dépit de ses caractéristiques cthtoniennes, terrestres et célestes cumulées, sans pouvoir, exilée. Cependant, sans elle, la vie sur terre est compromise car elle est la condition même de sa prospérité.

La Bonne-Mère:

Mélusine, nous l'avons vu plus haut, est la mère de plusieurs enfants. Elle a apporté richesse et bonheur à son époux. L'historien Le Roy Ladurie¹ nous dit qu'elle est "le mythe rural de la fécondité-fertilité". Le fait que Mélusine se transforme en sirène une fois par semaine semble corroborer cette hypothèse puisque l'eau est évidemment nécessaire à la fertilité du sol.

Divinité des arbres, des bois de la nature, la Diane romaine comme l'Artémis grecque hantait les sources et les lacs qu'elle rencontrait au cours de ses randonnées sylvestres. J.G. Frazer² l'assimile à la nymphe aquatique Egérie qui habitait le bois de Nemi et était vénérée par les femmes qui l'imploraient de leur accorder un accouchement facile. L'Artémis d'Ephèse, ainsi que la Diane du Mont Aventin, était une déesse de la fécondité dont la statue représentait une femme aux seins multiples et nous savons que Diane-Artémis présidait

1. Citation de R. Brechon, Le mythe de la fée Mélusine, Nouvelles de France, p. 31.

2. The Golden Bough, Chapter 1.

aux naissances. Donc, cette déesse donne la vie à la nature et aux hommes dont l'existence dépend de la générosité de la première.

Isis "aux yeux verts" ("Horus", v.4) était parfois nommée, d'après certaines inscriptions trouvées en Egypte, "la déesse verte", "la dame du pain, de la bière, de l'abondance" et son nom était quelquefois suivi de l'épithète "Sochet" ou "Sochit" qui signifie "champ de blé". Elle avait découvert l'orge et le blé¹. Déesse de la nature, Bonne Mère nourricière, elle est semblable à Cybèle malgré la différence des rites qui accompagnent leur culte respectif. Cybèle, "la mère des dieux" phrygienne, était la déesse de la nature et de la fécondité.

La déesse qui assure la subsistance des hommes, bénit leur union et les fruits de cette dernière est une déité bienveillante, maternelle. Cybèle ranime Atys, la Terre insuffle de nouvelles forces au géant Antée, la mère Amalécite plonge son fils trois fois dans les eaux du Cocyte pour le protéger contre les coups de Jéhovah et Isis rend la vie à Osiris et à Horus. Cependant, la protectrice, celle qui donne et redonne la vie, a dorénavant besoin d'aide à son tour. C'est grâce à Antéros que la Terre sera de nouveau féconde et elle puise une énergie renouvelée dans le sang du Christ. La force que la Terre-Mère communique à ses enfants repose sur un échange: elle s'alimente de la nourriture qu'elle a donnée et s'entretient par les soins que les bénéficiaires de ses dons lui procurent.

1. J.G.Frazer, The Golden Bough, Ch. XLI.

LE ROLE DU HEROS:

Sans l'intervention de son fils, la mère Amalécyte est vouée à demeurer dans les ténèbres auprès des dieux de sa race. Le symbolisme du geste d'Antéros ("Antéros", v. 14) est évident: il sème pour susciter un renouveau et la terre aride produira, espère-t-il, une nouvelle moisson grâce à son concours.

La Terre ivre du sang du Christ immolé ("Le Christ aux Oliviers", V, v.6) rappelle certains aspects du culte de Cybèle. Attis, son amant (son fils, a-t-on dit également), fut tué par un sanglier, ou bien perdit son sang après s'être mutilé sous un pin. Plus que la légende d'Attis, les rites qui accompagnaient le festival donné en son honneur nous intéressent: les prêtres de Cybèle, menés par l'Archigallus, se tailladaient les bras et leur sang giclait sur l'autel et sur le pin sacré (pour rappeler la métamorphose d'Attis, changé en pin) entouré de bandelettes qui représentait le corps d'Attis et sur lequel on avait déposé une couronne de violettes, nées, selon la légende, des gouttes de sang du jeune héros. Les futurs prêtres de Cybèle, souvent des spectateurs excités par la barbarie du culte, se mutilaient. Ce rite sanglant avait lieu au printemps et avait pour but de favoriser la résurrection d'Attis. Attis était donc un dieu de la végétation, sa mort et sa résurrection correspondaient à deux moments du cycle de la nature. Son sacrifice et celui des prêtres de Cybèle devaient fortifier et féconder la Terre-Mère¹. Le sacrifice du Christ, tel qu'il

1. J.G.Frazer, The Golden Bough, Ch. XXXIV.

est dépeint dans "le Christ aux Oliviers" a un caractère païen révélé par le choix des mots qui le décrivent:

"L'augure interrogeait le flanc de la victime,
La terre s'enivrait de ce sang précieux ..."
(V, v.5,6)

Son sang recueilli par la Grande Déesse païenne de la nature servira à lui redonner la vitalité dont elle a besoin dans sa lutte contre Jéhovah. L'avidité avec laquelle elle boit montre l'urgence de ce besoin; le verbe "s'enivrer" indique une frénésie toute païenne mais sacrée puisqu'elle a conscience de l'exceptionnalité du don qui lui est fait.

Isis, vieillie, affalée sur sa couche, est l'épouse captive d'un dieu malfaisant. Près de lui, elle connaît un perpétuel hiver. Mais dès que son fils Horus l'appelle, elle retrouve son courage et sa vigueur. Puisqu'un nouveau soleil va régner, elle redevient la jeune femme qu'avait épousée Osiris. Le passé se répète.

Le fils de la Déesse est par conséquent également son sauveur et le poète s'acharne à délivrer l'Etoile des enfers. Hélas ses deux tentatives se soldent d'un échec.

LA MERE VAINCUE:

Première aux cieux (notons l'emploi de l'adjectif "seule" devant "Etoile". Il ne s'agit évidemment pas de n'importe quelle étoile mais d'une étoile que l'on distingue entre toutes) comme sur la terre (=la reine), première par son haut rang social (=la reine) et par ses propres qualités (=la sainte), elle devrait régner sur l'univers mais elle est exclue du domaine céleste et son pouvoir se limite au royaume souterrain car,

comme l'Etoile et la propre mère du poète, Artémis est morte.

Seule, Isis parvient pendant un instant à réaliser la symbiose Terre-Ciel. Avec l'écharpe d'Iris, l'arc-en-ciel, qui est en quelque sorte un pont de lumière, elle rattache la terre au ciel. Victorieuse du dieu Kneph, elle s'apprête à répondre à l'appel de "l'esprit nouveau". Pour le suivre, elle revêt la robe de Cybèle, fille du Ciel, déesse de la Terre, ("Horus", premier tercet). Mais la déesse exaltée a à peine clamé son bonheur tout nouveau qu'elle est déjà partie. Il ne reste d'elle que son image imprimée dans la mémoire de ceux qui l'ont contemplée (ou rêvée?). L'usage du plus -que-parfait et de l'imparfait dans le dernier tercet d'"Horus" fixe définitivement cette image dans le passé (relevons: "avait fui", "renvoyait", "rayonnaient".).

* * *

Ainsi le bonheur et la paix universels dépendent de l'union d'Isis et d'Horus, de la mère et du fils, de la terre et du ciel, du céleste et de l'humain. Lorsque le couple parfait sera réuni, il règnera sur un monde pacifié, semblable à celui des premiers temps.

Hélas, ce n'est qu'un rêve; Myrtho n'a pas su ranimer le vieux volcan et le feu s'est éparpillé en cendres: Dafné se lamente parmi les ruines de l'ancien temple, Jésus, meurtri par l'horrible découverte qu'il vient de faire, est solitaire, trahi par le silence et l'apathie de ses amis, et l'adorable vision d'Isis sur sa conque dorée n'était qu'un mirage. La mère est morte et l'univers se trouve toujours sous le joug de Jéhovah, l'ennemi.

Pourtant, au sein de l'échec survit un espoir: celui de la permanence. "La chanson d'amour" recommencera, dit le poète à Dafné. Le culte des anciens dieux remplacera l'austère religion chrétienne ("Delfica", v. 14). L'amour de la mère a survécu à l'ultime séparation. Morte, elle aime encore ("Artémis", V.6) et tient à la main une rose, promesse de salut et de renouveau. Le symbolisme de la rose était bien connu de Gérard de Nerval qui a écrit: "L'homme matériel aspirait au bouquet de roses qui devait le régénérer par les mains de la belle Isis." (Sylvie, I, Nuit perdue, p.242). Le nom de la Sainte est, à ce sujet, révélateur. On a parfois confondu Artémis ou Diane avec la déesse des enfers et de la lune, Hécate, couronnée de roses. L'astre qu'elle représente disparaît pendant le jour et revit durant la nuit, comme Artémis dans son tombeau.

Reine de la Nuit, Artémis ne peut offrir au poète d'autre consolation que la promesse d'un futur meilleur et la constance de son amour. En effet, l'ennemi veille. Qu'il soit Jéhovah ou Kneph, il est celui qui sépare Antéros et la mère Amalécyte, empêche Isis de rejoindre le monde des hommes, garde Artémis prisonnière au centre de l'abîme. Ennemi de la mère et du fils, leur amour, leur union l'offensent et il s'acharne à les séparer. Sans doute craint-il que leurs forces conjuguées aboutissent à le destituer d'un pouvoir dont il se sert pour opprimer, assouvir son désir rancunier de vengeance et imposer sa dure loi à un univers qu'il veut détruire.

* * *

TROISIEME PARTIE

LE THEME DU DOUBLE

Au temps de l'Age d'Or et de l'hymen parfait du Ciel et de la Terre, l'homme créé par Jéhovah et soutenu par les Eloïms, remplis de bienveillance à son égard, vivait heureux. Hélas, la lutte qui a opposé le dieu unique aux fils du feu a abouti à la victoire du premier qui, implacable, a refusé son pardon. En conséquence, l'univers s'est divisé en deux clans ennemis et le manichéisme a envahi le monde.

Seuls, quelques endroits, certains êtres, ont été épargnés par cette catastrophe et, vestiges d'un temps révolu, témoignent de l'ancienne fusion des principes ennemis. Près d'eux, l'on peut encore éprouver la paix, malheureusement fugitive, qui régnait lorsque le ciel n'était pas forcément l'opposé de l'enfer.

Parce que la surface de la terre est désormais devenue le terrain de rencontre des puissances ennemies, l'homme est partagé entre deux options. Chaque puissance cherche à l'attirer dans son camp et il se laisse tantôt subjuguer par l'une, tantôt par l'autre, mais ne parvient jamais à s'identifier complètement à aucune. Ces deux parties complémentaires quoiqu'hostiles, ont trouvé leur champ de bataille: le monde des hommes. La dualité s'est emparée du domaine humain et la plus grave est peut-être celle que le héros ressent en lui-même. "Deux âmes, hélas! ...", cite¹ Nerval en épigraphe de la Pandora. Partagée entre les deux tendances qui l'habitent simultanément, l'âme humaine est double. Les conflits qui agitent l'âme du poète sont à l'image de ceux qui divisent le ciel

1. Pandora, p. 345.

et l'enfer: tantôt attiré par la nuit, tantôt par le jour, le poète et son double sont inséparables bien que perpétuellement séparés.

Même les êtres chers n'échappent pas à l'ambiguïté de cette condition. Père, mère, offrent à leur enfant un visage changeant qui le trouble, le déroute et parfois le désespère. Il en arrive à imaginer un "vrai" père, supplanté par un homme hostile, qui ne le comprend pas. Le premier est évidemment le bon, le grand Osiris; le second, l'usurpateur Kneph. Mais la plus grande déception est causée par la mère qui, vaincue, veille et console, mais jeune et victorieuse (comme Isis) fuit.

* * *

PREMIER CHAPITRE

LES LIEUX, LES OBJETS ET LES ETRES PRIVILEGIES

Il convient de considérer quels sont ces lieux, objets et êtres restés intacts malgré la scission universelle.

Parce qu'il éprouve la nostalgie de ce monde empreint de sérénité, d'amour et de bonheur qui précéda la victoire de Jéhovah, le poète est particulièrement attiré par tout ce qui lui rappelle l'équilibre primordial; les êtres mixtes, tels que Myrtho et Dafné, les couleurs qui se marient (comme le rouge et le vert de la treille), les objets et les lieux qui symbolisent la réunion de plusieurs caractéristiques d'origines diverses.

Nous avons qualifié ces témoins du passé de privilégiés car grâce à eux, jouissant de quelques moments de paix et de clarté absolues, le poète est projeté en arrière, et, de son bref voyage dans le passé, ramène l'espérance de voir s'étendre l'harmonie ancienne à l'univers tout entier.

UN ENDROIT IDEAL:

Au sommet du Pausilippe, lieu doublement privilégié puisqu'il abrite la dépouille de Virgile, le poète devient un adepte des cultes de Dionysos et d'Apollon. Cet endroit de la baie de Naples est idéal car il réunit les quatre éléments, l'air, la terre, l'eau et le feu; car la lumière vient de l'intérieur de la terre et également du ciel et parce qu'on y trouve associées nature sauvage et nature culturalisée sous la forme des vignes qui couvrent les pentes de la montagne. Cette montagne, haute et profonde, s'élève vers le ciel et prend ses racines au sein de la terre. Elle symbolise l'axe qui opère la jonction entre le ciel, la terre et le monde.

souterrain. Comme la descente dans la grotte, située en contrebas, l'ascension de la montagne correspond à une quête initiatique au bout de laquelle les secrets seront révélés et c'est en haut du mont des Oliviers que le Christ reçoit la lumière de la vérité. Point de rencontre des contraires réconciliés, la montagne semble être le cadre de l'union intime de la nature et de la femme. Le front de Myrtho et le Pausilippe sont, en effet, baignés d'une même lumière ("Myrtho", v. 2,3); les rayons du soleil et de la science se mêlent et se répandent sur la prêtresse confondue avec la nature qui l'entoure.

LIEUX PRIVILEGIÉS ET MOMENTS EXCEPTIONNELS

Pour Gérard de Nerval, le Pausilippe est un lieu particulièrement cher parce qu'il reste associé dans sa mémoire à des souvenirs heureux: souvenirs de l'Italie ensoleillée, de l'émotion ressentie au pied du tombeau du poète latin, et surtout, d'une rencontre. Au pied de la montagne, se trouve la grotte profonde où le poète a nagé de concert avec "une sirène", qui évoque Mélusine, la fée, mais aussi une jeune Anglaise, Octavie, rencontrée pendant la croisière vers l'Italie. Nerval venait de quitter Paris, à la suite d'une déception sentimentale. Parti pour l'Italie, il fit escale à Marseille où, tous les matins, il se baigna dans la Méditerranée; "Tous les jours je me rencontrais avec une jeune fille anglaise, dont le corps délié fendait l'eau auprès de moi".¹ Ces mouvements aisés auprès d'une femme déjà aimée, dans un élément sans consistance, sans limites, léger et vague comme le Rêve

1. Octavie, p.285.

("J'ai rêvé dans la grotte où nage la syrène"; "El Desdichado"). correspondent à un moment d'intense bonheur où rien n'est intervenu pour détruire une relation idéale avec l'âme soeur. Le Pausilippe fut également témoin d'une autre expérience vécue par Nerval. Parvenu au sommet du mont, il éprouva soudain la tentation du suicide. La femme aimée qu'il a laissée à Paris est trop lointaine, trop cruelle et indifférente; la falaise tombe à pic, la mer gronde au-dessous et semble l'inviter à se précipiter dans les flots. Mais une force étrange l'empêche de mourir = "Deux fois je me suis élancé, et je ne sais quel pouvoir me rejeta vivant sur la terre que j'embrassai."¹ Le baiser donné à la Terre-Mère, qui n'est pas sans évoquer la légende du géant Antée, réconcilie le poète avec l'idée de vivre: "Non, mon Dieu! Vous ne m'avez pas créé pour mon éternelle souffrance. Je ne veux pas vous outrager par ma mort; mais donnez-moi la force, donnez-moi le pouvoir, donnez-moi surtout la résolution qui fait que les uns arrivent au trône, les autres à la gloire, les autres à l'amour!"² La mère et le Pausilippe, qui d'après Robert Faurisson³ signifie "apaise-chagrin", ont donc uni leurs forces pour sauver le poète désespéré. C'est ainsi que l'on peut interpréter les vers 5 et 6 d'"El Desdichado":

"Dans la nuit du tombeau, Toi qui m'as consolé,
Rends-moi le Pausilippe et la mer d'Italie,".

Les deux vers suivants pourraient fort bien être dédiés à Octavie, mariée à présent et perdue pour le poète, et rappeler la treille de Portici, sous laquelle il s'était arrêté, le coeur plein

1. Octavie, p. 290.

2. Octavie, p. 290

3. R. Faurisson, La Clé des Chimères, p. 20.

d'espoir, pour attendre la jeune Anglaise.¹ Mais, nous l'avons déjà constaté, chaque souvenir appelle d'autres réminiscences; la fleur se nomme Adrienne, Célénie, Jenny², Fanchette, Héloïse³, ou Octavie, et la treille peut aussi bien s'associer au souvenir de l'Anglaise qu'à celui de Sylvie, l'amie d'enfance.

La présence du poète dans un de ces lieux privilégiés correspond toujours à un moment exceptionnel de sa vie. Dans la grotte, il a éprouvé l'impression de plénitude qui résulte d'une relation harmonieuse avec autrui. En haut du Pausilippe, il a connu la consolation et a été reçu parmi les fidèles d'un culte antique, et, près du volcan, qui est en fait une montagne de feu, il a entrevu l'espoir du retour de cet ancien culte ("Myrtho", v. 7, 8, 9.). C'est également au sommet d'une colline que la vérité a été révélée au Christ, mais parvenue jusqu'à lui à travers les ténèbres, elle n'a pu lui apporter ni sérénité ni joie. Cette vérité a creusé son chemin de lumière dans la nuit de la solitude et n'a été pour le Christ abandonné qu'une source de souffrance et d'angoisse ("Le Christ aux Oliviers, v. 1, 2, 3, 4.).

LES LIEUX PRIVILEGES, TEMOINS D'UN PASSE ET D'UN BONHEUR REVOLUS:

Le bonheur connu dans ces endroits d'éléction est toujours un bonheur défunt bien que son souvenir demeure vivace dans la mémoire du poète. La permanence de ce souvenir est exprimée par la combinaison des temps présent et passé dans un même quatrain:

1. Octavie, p. 291.

2. Les filles du Feu

3. Promenades et Souvenirs V, p.136, 137.

"Dans la nuit du tombeau, toi qui m'as consolé,
Rends-moi la Pausilippe et la mer d'Italie,".
("El Desdichado", v.5,6).

La fleur qui a disparu de la vie du poète appartient au domaine du passé mais la treille, témoin de leur rencontre existe toujours. De même, le moment de réconfort apporté par l'étoile est déjà lointain mais El Desdichado sait qu'elle veille dans l'ombre, attentive à ses plaintes, sensible à son désarroi. Les expériences vécues dans ces lieux miraculeux sont désormais révolues - le volcan s'est éteint, les dieux d'argile de Myrtho sont brisés, la sybille latine reste endormie sous l'arc de Constantin. Cependant, la montagne, le volcan, la grotte, par leur seule présence attestent de la véracité de l'aventure qui s'y déroula. Leur réalité implique la garantie d'un espoir: voir revivre ce qui a été.

LES VESTIGES DE L'ANCIENNE HARMONIE = UNE PROMESSE POUR L'AVENIR

Tout ce qui symbolise un accord semble avoir le pouvoir de susciter cette espérance. La rose qu'Artémis tient à la main est un message de salut. Cette rose trémière, ou d'outre-mer, est le symbole d'une réconciliation universelle puisque son nom indique la réunion des continents, de l'Orient et de l'Occident. L'alliance de l'hortensia, cultivé surtout dans les régions au climat doux et tempéré, et du myrthe, plante typiquement méditerranéenne, évoque l'union des contrées méridionales et septentrionales. De plus, le mariage d'une plante vivace et de l'hortensia, dont la floraison est annuelle, indique la continuité du temps cyclique au sein du temps linéaire. La permanence de certains éléments naturels paraît

donc impliquer le renouvellement de ceux qui subissent la loi de la naissance et de la mort.

Certains êtres ont eux aussi pu échapper au manichéisme grâce à leur situation d'intermédiaires. Myrtho et Dafné sont les représentantes des êtres mixtes et parfaitement harmonieux de l'Age d'Or. Prêtresse de Bacchus et d'Apollon, Myrtho célèbre en fait un culte universel. En elle, se rencontrent le noir cthtonien, l'or céleste et le vert vénusien. Elle représente la Nature entière à différents moments de son développement: les raisins qui ornent sa tresse blonde, sont l'image de la nature féconde mais périssable; le vert fait songer à son renouvellement tandis que l'allusion au myrte vivace et à l'or éveille l'idée de sa pérennité. Quant à Dafné, prêtresse d'Apollon, elle adore le dieu solaire, mais fréquente une grotte hantée par un dragon, gardien des richesses telluriques. Prêtresse delphienne, elle a un visage aux traits latins. Ces deux muses sont les vestales d'un culte universel où l'adoration d'un dieu ne sous-entend pas le rejet méprisant d'un autre. Même vaincues, elles ont réussi à éviter la malédiction de la dualité et ont conservé leur identité. Leur pouvoir s'est, certes, affaibli, mais comme la montagne et la grotte, elles témoignent de l'ancien ordre et laisse présager son retour.

Malheureusement, seules Myrtho et Dafné ont été épargnées, sans doute grâce à leur association directe avec les dieux, et la dualité qui s'est emparée de l'univers a également envahi l'âme humaine.

DEUXIEME CHAPITRE

DUALITE DU HEROS

Nous avons vu que la présence du poète dans un lieu privilégié correspond à un moment de victoire de la vie sur la mort, de stabilité, d'espoir et de clarté. Pendant un instant, il est réconcilié avec un monde où, habituellement, il ne se sent pas à sa place, en partie parce qu'il ne comprend pas toujours les pulsions qui le motivent et qu'il a parfois l'impression qu'elles s'adressent à un autre lui-même qui partagerait son destin, en dépit de leurs différences.

Nous avons appelé "héros" le personnage masculin des Chimères associé à l'Etoile, à la sainte et à la fleur, le "Moi" qui devient tour à tour El Desdichado, Antéros, Horus, le Christ, parce qu'il est au centre de la tragédie qui se déroule entre Jéhovah-Kneph et l'Etoile.

La dualité qui transparaît dans son apparence même est une dualité fondamentale, qui affecte sa personnalité, ses aspirations et finalement dicte son choix quand il s'agit de trancher entre le Ciel et l'Enfer, le désir de vivre et l'obsession de rejoindre la Morte.

DUALITE AU NIVEAU PHYSIQUE:

Désormais partagé entre deux postulats, le héros révèle, par son apparence même, les tendances opposées qui l'habitent. Antéros possède à la fois "un col flexible" et "une tête indomptée" ("Antéros", v.2). Ce dernier attribut semble suggérer une certaine raideur, de l'agressivité également, alors que

"flexible" implique souplesse et grâce. D'Abel, Antéros a hérité la pâleur de la victime sacrifiée, d'un être fragile, faible et malmené par le destin, mais il tient de son ancêtre Caïn, la rougeur propre aux fils du Feu, qui empourpre son visage et trahit sa colère, sa passion et sa violence.

IDENTITE ET COMPLEXITE DU HEROS:

L'ambiguïté qui transparaît dans l'aspect physique du héros est profonde et douloureuse puisqu'elle l'oblige à vivre dans l'alternance et la contradiction.

A la résignation d'El Desdichado, abîmé dans le désespoir d'un double deuil, s'oppose la violence et la révolte d'Antéros. Si le premier s'abandonne à sa détresse et sombre dans la mélancolie (notons l'énumération de qualificatifs dans le premier quatrain, d'"El Desdichado", qui sont autant de plaintes: ténébreux, veuf, inconsolé, désolé, abolie), le second, au contraire, s'affirme et crie tout haut sa haine et son désir de vengeance:

"Oui, je suis de ceux-là qu'inspire le Vengeur".
("Antéros", v.5).

Au calme, à l'assurance du poète qui reconforte Dafné ("Ils reviendront ces dieux que tu pleures toujours!", "Delfica", v.6) s'oppose la supplique désolée d'El Desdichado éperdu d'amour et de chagrin. Tantôt atteignant le fond de la détresse et anéanti sous les coups répétés du destin, tantôt plein de fougue et de jeunesse, comme le radieux Horus précédé de son aigle ("Isis", v.9), il est tel qu'il se décrit lui-même dans le poème "Epitaphe"¹:

1. Poésies diverses, p.44.

"Il a vécu, tantôt gai comme un sansonnet,
 Tour à tour amoureux, insoucieux et tendre,
 Tantôt sombre et rêveur comme un triste Clitandre
 Un jour il entendit qu'à la porte on sonnait."

"Tour à tour", nous dit-il, veuf, époux, amant, fils, homme et dieu, il n'en est pas moins un seul être qui souffre de ne pouvoir être lui-même que dans sa diversité. Songeons à l'angoisse avouée dans cette question:

"Suis-je Amour ou Phoebus? Lusignan ou Biron?"
 ("El Desdichado", v. 9).

Quatre histoires d'amour, vécues à de différents moments historiques. En effet, si les amours d'Eros et de Phébus appartiennent à l'antiquité grecque, celles de Biron et de Lusignan ont pour cadre le Moyen-Age et la Renaissance. Eloignées par le temps, elles le sont également dans l'espace puisque les amours d'Eros et d'Apollon ont vu le jour sous les cieux grecs alors que Biron et Lusignan ont vécu les leurs dans leur pays, la France. Tous ont connu une histoire sentimentale hors du commun mais que les circonstances différencient. Tandis qu'Amour et Phébus ont baissé les yeux, l'un sur une simple mortelle, Psyché, l'autre sur une nymphe, Dafné (alors qu'ils auraient pu rechercher l'amour d'une habitante de l'Olympe), Biron et Lusignan les ont levés, l'un sur une reine, presque une déesse, l'autre sur une fée. Les amants se distinguent, eux aussi, par leur origine: deux dieux, deux mortels.

Le doute exprimé dans le vers 9 d'"El Desdichado" révèle une dualité à la fois historique, spatiale, circonstancielle et originelle. Médiéval et antique, amoureux d'une mortelle et d'une divinité, dieu et homme, voici les contradictions.

qui tourmentent le héros nervalien et le font s'interroger sur son identité. Est-il dieu comme Phébus, Amour et Horus ou humain comme El Desdichado, Biron et Lusignan?

SON CHOIX:

Le Christ illustre la combinaison en un seul être de ces deux identités, apparemment incompatibles.

Suffisamment humain pour avoir vécu parmi les hommes et mourir de leur mort, solitaire et douloureuse, il est malgré tout le fils du dieu unique, le Créateur, et en raison de cette filiation, il paie les fautes paternelles par la souffrance que lui inflige la trahison de ceux qu'il voulait sauver ("Le Christ aux Oliviers", I, v.3 et 4). Fils de Jéhovah, il a choisi de se faire homme, et, pour accroître encore l'anomalie de cette situation, il faut de plus qu'il subisse la double hérédité du Créateur et des Génies du Feu. Sa mère, telle Cybèle, qui ranime Attis ("Le Christ aux Oliviers, V, v.4) est une déesse païenne. Dans ses veines coule le sang des ennemis de Jéhovah. César lui-même s'interroge:

"Quel est ce nouveau dieu qu'on impose à la terre?
Et si ce n'est un dieu, c'est au moins un démon ..."
("Le Christ aux Oliviers, V, v.10,11).

Parce que sa parenté avec Adonaï ne lui a apporté que des désillusions et un désarroi qui s'achève par l'abandon complet, et parce qu'il réprouve les actions néfastes d'un père honni, il se tourne vers l'adversaire de Jéhovah, vers celle qui lui procure tout ce que ce père insensible lui refuse: une présence réconfortante et sécurisante, une filiation dans laquelle il se reconnaît.

Nous ne saurions conclure sans mentionner le signe astrologique de Nerval, les Gémeaux. Nous savons qu'il croyait à l'influence des astres sur notre destinée. D'après certaines sources, les Gémeaux représentent les Dioscures. Lédæ, séduite par Zeus, qui avait emprunté l'apparence d'un cygne, avait donné naissance à deux oeufs. L'un contenait Castor et Clytemnestre, l'autre Pollux et sa soeur Hélène. La légende grecque attribuait la paternité de Pollux à Zeus, tandis que Tyndare, le légitime époux de Lédæ, aurait engendré Castor. Les deux frères étaient très liés, et quand, au cours d'une bataille contre les Aphraéïdes, Castor fut mortellement blessé, l'immortel Pollux se lamenta tant et tant^{et} supplia Zeus si ardemment de lui permettre de suivre son frère dans la mort, que le roi des dieux lui accorda la permission de partager le privilège de l'immortalité avec Castor. Ainsi vécurent-ils tour à tour; tandis que l'un des deux frères scintillait parmi les étoiles, l'autre était condamné au monde des ténèbres. Fidèle à son signe, Nerval est attiré de haut en bas par la lumière et les ténèbres. La versatilité de son tempérament est sa vérité et si, finalement, la fascination des ténèbres semble l'emporter sur son désir de lumière et de vie, c'est peut-être parce que la réalité s'est avérée décevante pour un esprit épris d'absolu. La fatalité lui a ôté l'amour de la Fleur et a ravivé une plaie plus ancienne que les années et leur fardeau de misères n'ont fait qu'approfondir. Chez Nerval, le temps ne semble pas apaiser les peines. Au contraire, loin de lui apporter l'oubli, chaque jour qui s'écoule est un rappel de la perte irrémédiable qu'il a subie. Ainsi, nous lisons

dans le poème intitulé "La Grand'mère":

"Depuis trois ans, par le temps prenant force,
Ainsi qu'un nom gravé dans une écorce,
Son souvenir se creuse plus avant!"
(Odelettes, p.19)

Etoile de la nuit, la Morte est désormais le seul amour
et le héros se fait son champion. Cependant, la relation avec
la mère, adulée et idéalisée, est malgré tout compromise par
l'absence.

TROISIEME CHAPITRE

LA DUALITE MATERNELLE

La relation avec la mère va être compromise parce qu'elle non plus ne saurait échapper à l'emprise de la dualité. Isis ne ressemble pas plus à Artémis qu'à l'étoile ou à la mère Amalécyte. Elle est jeune, belle, énergique, victorieuse enfin, mais c'est cependant la douce mère vaincue qui s'avère être le soutien dont le poète a besoin.

Pourtant, quelle qu'elle soit, la mère est aussi l'instrument de la souffrance du poète car sa présence lui fait cruellement défaut. Isis fuit et l'abandonne et à l'admiration qu'elle a d'abord suscitée suit un sentiment de déception. Pour le surmonter, il faut pouvoir pardonner à la mère fautive, l'excuser, trouver une raison à sa conduite. C'est ainsi que la responsabilité de l'abandon échoit à l'ennemi, également coupable de la mort de la Mère-martyre, sanctifiée.

UNE DOUBLE APPARENCE:

La déesse affaissée aux côtés de son vieil époux qui fut aussi son tyran, est une femme vieillie, morose, découragée. Pourtant, elle se métamorphose en un instant en une femme jeune et pleine d'allant. Symbole de ce rajeunissement soudain, ses yeux ont la couleur du renouveau printanier qui ramène la fraîcheur et la jeunesse initiales. Le Passé ressurgit au sein du Présent, inaltéré.

En revêtant la robe de Cybèle, c'est-à-dire de la jeune mariée, Isis a retrouvé l'ardeur et la joie de vivre d'une jeune femme amoureuse. Avec confiance et hardiesse, elle s'apprête à suivre son nouvel amour:

"L'aigle a déjà passé, l'esprit nouveau m'appelle,
 J'ai revêtu pour lui la robe de Cybèle ...
 C'est l'enfant bien-aimé d'Hermès et d'Osiris."
 ("Horus", premier tercet)

Le thème du mariage lié à celui du rajeunissement semble être cher à Nerval. Dans Promenades et Souvenirs, il se livre à un simulacre de mariage avec son amie d'enfance¹ et dans les Filles du feu². Sylvie et Gérard se déguisent en mariés d'un autre siècle. Pris à son propre jeu, le poète dit: "Nous étions l'époux et l'épouse pour tout un beau matin d'été". Le passage qui nous intéresse tout particulièrement est la remontée effectuée dans le temps par la vieille tante de Sylvie. Cette vieille femme ridée et aux charmes fanés dont le portrait ancien surprend Nerval, va, grâce à Sylvie qui lui servira de médium, redevenir la jeune épouse qui sourit dans son cadre. Revêtue des habits anciens de sa tante, Sylvie offre l'image de sa parente rajeunie. Réalité et souvenir fusionnent en cet instant et Sylvie devient réellement la vieille tante qui n'a jamais vraiment cessé d'être jeune et jolie et possède deux visages, l'un flétri par les ans, l'autre à jamais figé dans sa beauté juvénile: "Celà me fit penser aux fées des Funambules qui cachent, sous leur masque ridé, un visage attrayant, qu'elles révèlent au dénouement, lorsque apparaît le temple de l'Amour et son soleil tournant qui rayonne de feux magiques"³.

Mais si parfois, pendant quelques moments privilégiés et magiques, le rêve et la réalité se confondent, la mère-épouse se divise la plupart du temps en deux entités complètement différentes.

1. Premières années, V, page 137. Bibliothèque de la Pléiade.

2. Sylvie, VI, Othys, Bibliothèque de la Pléiade.

3. Les filles du feu; Sylvie; VI Othys, pages 254, 255. Bibliothèque de la Pléiade.

DEUX PERSONNALITES:

Isis vieillie, lasse et asservie sous le joug de Kneph n'est pas la même femme que la belle et radieuse jeune épouse d'Horus. Cette dernière est une créature pleine de vivacité et de vigueur. Ses yeux verts brillent du désir impétueux de suivre Horus, de vivre et de régner. Leur couleur évoque la nature adolescente, gaie et exubérante. Vert vénusique également, emblème de la séductrice, de l'enjôleuse, de l'amoureuse, qui, comblée, ne se montre guère magnanime à l'égard du vieux roi déchu. Comme Vénus vis-à-vis de Vulcain (affligé de la même disgrâce physique que Kneph), elle est impitoyable et ne craint pas d'accabler de son mépris et de sa haine Kneph décrépît et mourant:

"Le dieu Kneph en tremblant ébranlait l'univers:
Isis, la mère, alors se leva sur sa couche,
Fit un geste de haine à son époux farouche"
("Horus", v.1, 2, 3).

Cette femme vindicative est loin d'évoquer une mère douce et bienveillante. Isis, résolue et entreprenante, se distingue de la tendre figure maternelle que représente la Morte. Superbe et régale, éclatante sous l'or qui la recouvre, elle contraste singulièrement avec la mère Amalécyte, si effacée, si humble que le poète n'a pas jugé utile de la décrire. La déesse glorieuse, qu'elle soit Isis victorieuse ou la Terre enivrée du sang du Christ ("Le Christ aux Oliviers", V, v.6), est un peu inquiétante. Les yeux d'Isis s'animent tout à coup d'un éclat étrange; après une longue torpeur, elle s'éveille et éclate subitement en invectives. ("Horus", deuxième quatrain). L'avidité frénétique de la Terre rappelle celle d'une Bacchante ivre.

L'aspect même de la déesse est quelque peu effrayant. L'or et les couleurs resplendissantes qui vibrent autour d'Isis intensifient le côté déterminé et combatif de sa personnalité, alors que les demi-teintes seyant mieux à Artémis, la mère morte qui règne sur les ombres.

L'étoile chatoie d'une clarté moins vive qu'Isis parée de ses somptueux atours, mais la douce lumière qu'elle irradie est plus intime, réconfortante et maternelle. La mère morte est tendre, secourable, apaisante. Détachée des haines et des combats qui troublent le monde des vivants, celle qui tient une rose à la main apporte un double message: promesse d'espoir et de salut, mais aussi d'un amour pur, virginal.

LA MERE COUPABLE ET LA MERE MARTYRE

L'Isis heureuse et la morte paraissent donc très dissemblables: pourtant, elles ne font qu'une, la Mère, surprise dans sa différence par le regard de son enfant. L'une représente la mère que l'enfant admire pour sa beauté, sa fraîcheur, son charme et son entrain; l'autre incarne celle qui veille, console, est toujours disponible, attentive. La mère morte, elle, reste présente car son amour est éternel ("Artémis", v.6) alors que la jeune Isis fuit et abandonne l'univers des humains. Cette mère adorée est donc décevante puisque la déception résulte de son départ. Peut-on songer au départ de la mère de Gérard qui, pour suivre son mari en Allemagne laisse à sa famille le soin d'un enfant de moins de trois ans? S'est-il senti délaissé, rejeté? Peut-être a-t-il reproché, dans son désarroi puéril, à une mère chérie d'être partie sans lui, de l'avoir en

quelque sorte lésé et trahi.

Si nous nous référons aux dires des psychologues, c'est au moment difficile où l'enfant ressent la présence paternelle comme un obstacle à une relation unique avec la mère que Nerval a vu sa mère le quitter pour suivre "l'autre". La mère-épouse d'Horus, née peut-être des fantasmes d'un enfant aux prises avec le conflit oedipien, le déçoit en fuyant. En effet, si la mère a choisi l'époux au détriment du fils, elle est coupable, et le poète questionne alors son amour pour lui. Mais, si elle fut contrainte de suivre un mari tyrannique, elle est victime, et c'est évidemment vers cette mère malheureuse que Nerval se tourne car la mort la réhabilite et garantit son amour inconditionnel et immuable. La mère martyre devient ainsi l'ennemie du père odieux et est rendue à sa première innocence, ce dont témoigne la rose, qui couronne la Vierge Marie.

QUATRIEME CHAPITRE

LA DUALITE PATERNELLE

Responsable du malheur du héros qu'il a frustré de la présence maternelle, le père est dépeint comme un despote haïssable et intransigeant. Son aspect peu attrayant révèle une personnalité tout aussi peu séduisante. Destructeur de l'Univers, ennemi du genre humain, il est prêt à plonger ses propres créatures dans l'horreur de l'obscurité et du néant. Cependant, s'opposant à ce dieu du chaos et de la nuit, un autre dieu dispense chaleur et lumière sur le monde. Malheureusement le règne de ce dieu, véritable compagnon de la déesse-mère, appartient au passé où l'a relégué le nouveau maître de l'univers.

L'ADVERSAIRE DE KNEPH = LE DIEU SOLAIRE, EPOUX DE LA JEUNE ISIS:

Nous possédons de l'ennemi de la mère, du dieu malfaisant, une image précise, grâce à la description détaillée que nous en fait le poète qui insiste sur sa laideur physique comme s'il en était responsable. Son aspect disgracieux, sa décrépitude et sa difformité ("Horus", v. 1,5,7) n'incitent pas à la pitié mais au contraire à la répulsion. Kneph et Jéhovah ressemblent à de monstrueux Cyclopes ("Horus", v. 7, "Le Christ aux Oliviers", II,v.9, 10) qui inspirent dégoût et terreur. Ces sentiments sont d'ailleurs justifiés car ce dieu pervers et farouche ("Horus", v. 3,5), coléreux et rancunier ("Antéros", v.6) est le dieu du feu qui brûle et détruit, de l'hiver qui ravit la terre de ses fruits ("Horus", v.8), du néant et de la nuit éternelle ("Le Christ aux Oliviers", III,v. 5,6,7,8).

Tandis que la vue de Kneph provoque la haine d'Isis, la seule pensée de "l'esprit nouveau" éveille chez elle amour et

joie de vivre. Fils d'Hermès, le dieu des Arts et des Lettres, et d'Osiris, le dieu solaire, il apporte les lumières de l'esprit et procure la chaleur bénéfique à la nature et aux hommes. De son apparence, nous ne savons rien sinon qu'il irradie une lumière dorée ("Myrtho", v.2,3). Sans doute était-il nul besoin de décrire ce "Dieu caché" ("Vers dorés", v.12) dont la présence n'est connue que de quelques observateurs avertis, puisqu'il est "le pur esprit" ("Vers dorés", v.14), le principe universel qui anime toute chose.

L'USURPATEUR:

Autrefois, ce dieu, ou plutôt cet esprit bienfaisant régnait sur le monde, mais hélas, il a été détrôné par un nouveau dieu qui n'a d'autre but que de détruire sa création. Le père du Christ, Jéhovah, sourd aux appels de son fils, impitoyable, épris de vengeance, qui persécute la mère exilée des cieux, est en réalité un usurpateur. C'est Kneph¹ qui a ôté la couronne à son frère, le vrai père d'Horus, le bon Osiris. Comment pourrait-il être le Créateur alors qu'il s'acharne à détruire un monde jadis prospère et paisible? Car enfin, "la chanson d'amour" a précédé à l'ordre nouveau, le temple a été bâti avant "le sévère portique", le culte que Myrtho vouait aux "dieux d'argile" existait avant l'arrivée du "duc normand".

1. En fait Set; mais Nerval ne s'embarrasse pas toujours d'exactitude quand il s'agit de mythologie.

Pendant un instant, le poète a cru voir renaître l'ordre ancien. Il l'a promis à Dafné, sans doute lorsque Myrtho³ est revenue fouler les pentes du Vésuve et que la déesse resplendissante est apparue dans les cieux⁴. Tout ceci appartient déjà au passé. "C'était hier", dit-il à Myrtho (v.10); ce n'était peut-être qu'un rêve car rien n'a changé⁵. Transporté par l'espoir, le poète a dû une fois de plus confronter la cruelle réalité: A son père, le premier époux de la déesse-mère, païen comme elle, s'est substitué un être ignoble, hideux et implacable dont l'indifférence vis-à-vis de son enfant met en doute l'authenticité de sa paternité.

LE "BON" ET LE "MAUVAIS" PERES:

Comme pour la Mère, nous pensons que ces deux personnages si contraires représentent deux aspects de l'entité paternelle. Au Soleil Noir, annonciateur de mort et de désespoir, à l'orbite "vaste, noir et sans fond" de Jéhovah, s'oppose le soleil éclatant d'Apollon, compagnon de Myrtho et de Dafné, d'Osiris, l'époux de la jeune Isis.

3. "Myrtho", v. 10

4. "Horus", v.12,13,14.

5. a. "Delfica", 4ème tercet.

b. Dans un poème des Autres Chimères, intitulé "A Louise d'Or Reine", nous relevons ces vers:

"L'aigle a déjà passé: Napoléon m'appelle;
J'ai revêtu pour lui la robe de Cybèle,
C'est mon époux Hermès, et mon frère Osiris."
(v. 9,10,11).

Napoléon remplace ici "l'esprit nouveau" du vers neuf d'"Horus". Nerval admirait Napoléon qui tel César ("La tête armée", Autres Chimères) avait voulu recréer l'empire romain et avait remis l'antiquité à l'honneur. Napoléon, comme Osiris est désormais vaincu et ce n'est plus qu'en esprit qu'il hante le château de Fontainebleau comme l'indique le poème "A Hélène de Mecklembourg" (Autres Chimères).

Nous avancerons l'hypothèse que ce premier époux solaire et débonnaire est le père aimé d'avant le départ pour l'Allemagne, à moins qu'il ne soit celui dont l'enfant a rêvé pendant son absence, le héros de la Grande Armée, père admiré et fabuleux qu'il élève au rang du mythe. Au retour, le docteur Labrunie se révèle décevant, froid, peu prodigue en démonstrations affectives. De plus, le premier contact se passe mal: "J'avais sept ans, et je jouais, insoucieux, sur la porte de mon oncle, quand trois officiers parurent devant la maison, l'or noirci de leurs uniformes brillait à peine sous leurs capotes de soldat. Le premier m'embrassa avec une telle effusion que je m'écriai: "Mon père! ... tu me fais mal". De ce jour, mon destin changea"¹.

Un écran est soudain venu obscurcir le brillant éclat du soleil, métamorphosé en un soleil noir, saturnel, fait pour régner sur un univers d'obscurité et de frimas. Le vieux désir de s'identifier au père qu'éprouve, nous le croyons, tout jeune enfant, est malgré tout satisfait puisque le personnage paternel est dédoublé en un "bon" et un "mauvais" pères. A la cause du premier, le poète se rallie, nouvel Horus, second Osiris, défenseur des anciens dieux païens, ses ancêtres, tandis que les sentiments antagonistes qu'il éprouve pour le père rentré d'Allemagne sont justifiés par l'opération d'un transfert: C'est en fait "le mauvais père", le rival, qui essaie de se débarrasser de son enfant et l'abandonne. Celui-ci peut donc, en toute bonne foi, le combattre et le haïr, et échapper, ou, tout au moins, tenter de se dérober à la hantise de la Faute.

1. Promenades et souvenirs, Juvenilia, p.135, Bibliothèque de la Pléiade. N.B.= c'est nous qui soulignons.

Dans un monde où rien n'est stable, Nerval a vu la cause du Mal dans la coexistence d'éléments différents et contraires chez les choses et les êtres. Le Mal c'est le manichéisme qui résulte de la scission consécutive à la défaite des Eloïms, engagés dans une lutte contre Jéhovah. Ce dualisme n'est donc pas originel et le poète éprouve la nostalgie d'un monde très ancien qui n'était voué ni aux fluctuations du temps ni à celles de la personnalité. Le drame est né de la désunion et désormais le Bien et le Mal coexistent, égaux et antagonistes.

Les êtres les plus chers, les plus proches, subissent les conséquences de ce dissentiment. La mère idéale devrait être tout à la fois jeune, belle, vivante, douce et présente; le père, lui, est imaginé chaleureux, bienveillant; il devrait être un modèle pour son enfant. Hélas, la mère adorée est morte; le père merveilleux, rêvé; et la fleur est, elle aussi, disparue. Et si Myrtho et Dafné conservent la perfection initiale c'est qu'elles appartiennent à la légende et qu'inspiratrices du poète elles n'en sont pas moins les produits de son imagination. L'univers vit sous le signe de la séparation et de la discorde; chaque être est un monde séparé, animé par ses propres conflits, et la rupture des principes complémentaires est la cause de la désharmonie générale. A ce propos, considérons les six premiers sonnets des Chimères qui paraissent avoir été ordonnés à dessein. Nous remarquerons d'abord que chaque poème porte en titre un nom propre et que si nous observons l'ordre dans lequel les sonnets se succèdent

nous constaterons que les genres alternent: trois noms masculins (El Desdichado, Horus et Antéros) font pendant à trois noms féminins (Myrtho, Delfica, Artémis). Notons ensuite que les sonnets peuvent former une ronde bouclée par le couple formé par El Desdichado et Artémis. A l'intérieur de la ronde, les couples s'organisent ainsi: Myrtho et Horus; Antéros et Dafné. Complémentaires, les poèmes couplés s'opposent cependant. "Myrtho" et "Horus" ont en commun l'or, la vivacité et l'ardeur des héroïnes. "Antéros" et "Delfica" partagent un même cadre, la Grèce antique, et annoncent tous deux le retour du paganisme ancien. Pourtant, l'atmosphère paisible et mélancolique de "Delfica" contraste avec la violence et la rancœur exprimées dans "Antéros". "Myrtho" est à la fois le poème de l'échec et de la permanence tandis qu'"Horus" est celui de l'espoir et de la fuite du temps. Quant à "El Desdichado" et "Artémis", ils symbolisent la fusion des contraires, le mariage du vivant et de la morte aussi bien que la réunion naturelle du fils et de la mère, du poète et de la muse. Si "El Desdichado" symbolise le Moi du poète, "Artémis" représente la condition de l'existence de ce Moi. Les doubles sont inséparables; le poète ne saurait vivre sans la femme aimée. Pour elle, il est déjà descendu, sans succès, deux fois en enfer car sans elle il est comme amputé d'une partie de lui-même puisque le couple est l'unité, la stabilité. Sans l'autre, il est condamné à vivre dans un régime d'alternance, à subir des périodes d'abattement, de désespoir, à se laisser emporter par sa violence, puis à jouir de moments d'accalmie, de confiance retrouvée. Il vit, instable, dans un monde envahi

par la confusion. C'est pourquoi l'Etoile brille dans la nuit du tombeau¹, la Sainte règne, vaincue et victorieuse, en enfer², le soleil est noir et le ciel désert brûle².

Le retour à l'harmonie ne sera amené que par la fusion des contraires. Nerval rêve d'un monde où la lune et le soleil, la nuit et le jour, le myrthe et l'hortensia, la rose et le pampre s'uniraient. Ce n'est pas le caractère ambivalent des choses et des êtres qui l'effraie, mais l'hostilité réciproque de ses différentes composantes. Il tente de concilier abîme et sommet, profondeur et hauteur, de joindre tous les contraires, l'eau et le feu, le permanent et le fugitif, la vie et la mort.

Cette tentative désespérée est celle d'un homme qui éprouve la conscience aigüe de ses contradictions, souffre de son incapacité à présenter au monde une figure toujours pareille et se débat dans le tumulte de ses pensées qui l'affecte au point qu'il ne sait plus très bien s'il est lui-même ou... son double.

* * *

1. "El Desdichado", v. 3,4,5.

2. "Artémis", v. 13,14.

QUATRIEME PARTIE

LA MALEDICTION

Nous avons vu dans le chapitre précédent comment le lien avec le père se trouve irrémédiablement compromis par la relation du fils et de la mère. L'intimité du couple mère-fils isole le troisième personnage qui par son silence et sa froideur s'en exclut encore plus définitivement. Les sentiments du poète, vis-à-vis de son père étaient sans doute mixtes. Ce père à qui il écrivait avec affection était aussi celui qui, revenu seul d'Allemagne, n'avait pas pu rendre une mère à son enfant. A cette première cause de ressentiment, s'ajoute un autre malaise. Le jeune Gérard ne parvient pas à s'identifier à son père qui, lui-même, ne se retrouve pas en son fils et ne sait - ou ne veut - établir un dialogue qui lui permettrait peut-être de comprendre et d'accepter son enfant dans sa différence. La rupture ne peut que se produire entre eux et, parce qu'il est le seul parent qui lui reste, le poète ne peut cependant se détacher de son père avec indifférence. A la relation d'affection et de tendresse qu'il n'arrive pas à installer, il substitue une relation d'agressivité.

Perturbé par les sentiments hostiles éprouvés pour un père qu'il ne considère d'ailleurs pas sans reproches, conscient de la malchance qui l'accable, il se croit coupable d'une Faute, origine de son malheur. A la découverte de ce que nous appellerons "la malédiction" suit la "conscience" de la Faute. Mais soit qu'il ignore "le crime" dont il est coupable, soit que la punition lui semble disproportionnée à la faute incertaine qu'il a commise, soit qu'il considère celui qui le châtie encore plus coupable que lui, il finit par se révolter

contre cette souffrance imméritée.

Afin de trouver un sens à sa douleur et pour donner libre cours à un ressentiment qu'il tait et refoule, il transforme son histoire personnelle en celle d'un héros victime de la malchance et de la cruauté d'un dieu tyrannique. Par ce processus imaginatif et au moyen d'artifices littéraires, il tente de se soustraire à l'angoisse de la culpabilité et devient poète maudit, fils de la race rouge, héros au destin exceptionnel et tragique. Il remodèle son histoire et écrit l'aventure d'un héros rebelle, puni injustement par un dieu malveillant qui en le condamnant cherche à atteindre une race ennemie.

* * *

PREMIER CHAPITRE

LE PERE COUPABLE

Déçu par un double abandon, le jeune Gérard regardera désormais son père avec méfiance. La relation avec le père, déjà compromise par le retour solitaire d'Allemagne du Docteur Labrunie ne fait que s'aggraver. Nous l'avons vu, la première rencontre s'est soldée d'un échec et a effrayé l'enfant. Les années, au lieu de les rapprocher, ne feront que les diviser un peu plus et Gérard se sentira rejeté, incompris par ce père taciturne, coupable de ne pas savoir l'aimer et de l'avoir privé de la présence maternelle.

LE RETOUR SOLITAIRE DU PERE:

Gérard de Nerval a très peu connu sa jeune mère dont le Dr Labrunie ne lui parle jamais. Silence inquiétant peut-être pour un jeune enfant? Silence coupable? Privé d'une mère qu'il idéalise, qu'il imagine douce et belle¹, le jeune Gérard n'a peut-être pas pu pardonner à son père de ne pas la lui avoir ramenée. Coupable de ne pas avoir pu rendre une mère à son fils, le Dr Labrunie est ainsi devenu l'ennemi, qui, comme Kneph, réduit son épouse Isis à l'impuissance et la tient séparée d'Horus, son fils, et qui, comme Jéhovah, est l'ennemi de la Mère Amalécite, de Cybèle, de la Terre.

L'attitude du Dr Labrunie n'aide nullement à améliorer la situation. C'était un homme sans doute endurci par le métier militaire, travailleur et obstiné, présumons-nous, puisque issu d'un milieu humble, il était parvenu à faire des études de médecine. Ce jeune veuf qui revient d'Allemagne laissera son fils chez l'oncle de sa femme, Antoine Boucher, pendant cinq

1. Promenades et Souvenirs, IV, Juvenilia, p. 135.

ans encore. Ce n'est qu'à la mort de l'oncle Boucher en 1820 que le Dr Labrunie fait venir son fils chez lui à Paris. Gérard a connu une vie facile et choyée, protégée et libre à la fois dans la maison de son parent. Son père décide de l'affermir et tous les matins, très tôt, un vieux soldat est chargé de promener l'enfant par monts et par vaux¹. Plus tard, le fossé entre le père et le fils se creusera plus profondément et Gérard accusera le Dr Labrunie d'incompréhension: "Malheureusement, au milieu de tant de personnes qui me sont favorables, tu parais être le seul (je le dis à toi seul) qui ait conservé des préventions contre ma conduite et mon avenir. Sans apprécier ici cette opinion, je te prie, dans mon intérêt, de la cacher au moins aux gens que tu pourrais voir ..."2. Nous ne pouvons que constater que ce père qui a refusé de venir reconnaître le corps de son fils et ne lui rendait que de rares visites pendant ses séjours en maison de santé, ne répondait pas souvent aux lettres, pourtant nombreuses envoyées par son fils. Comment ne pas s'étonner de cette indifférence, tout au moins apparente? Nous citerons en exemple quelques extraits de lettres que Nerval, malade, a envoyées à son père: "Tu n'as pas répondu à ma dernière lettre datée de Passy, mais on m'a dit que tu avais envoyé Evariste et que l'on te tenait au courant de l'état de ma santé..." Enfin, écris-moi, envoie mon cousin, viens si tu peux, que je voie un visage

1. Promenades et Souvenirs, IV, Juvenilia, p. 135, Bibliothèque de la Pléiade.

2. Correspondance; Lettre du Dr Etienne Labrunie datée du 5 mars 1841, p. 832, Bibliothèque de la Pléiade.

ans encore. C'est n'est qu'à la mort de l'oncle Boucher en 1820 que le Dr. Labrunie fait venir son fils chez lui à Paris. Gérard a connu une vie facile et choyée, protégée et libre à la fois dans la maison de son parent. Son père décide de l'affermir et tous les matins, très tôt, un vieux soldat est chargé de promener l'enfant par monts et par vaux¹. Plus tard, le fossé entre le père et le fils se creusera plus profondément et Gérard accusera le Dr Labrunie d'incompréhension: "Malheureusement, au milieu de tant de personnes qui me sont favorables, tu paraissais être le seul (je te dis à toi seul) qui ait conservé des préventions contre ma conduite et mon avenir. Sans apprécier ici cette opinion, je te prie, dans mon intérêt, de la cacher au moins aux gens que tu pourrais voir ..."2. Nous ne pouvons que constater que ce père qui a refusé de venir reconnaître le corps de son fils et ne lui rendait que de rares visites pendant ses séjours en maison de santé, ne répondait pas souvent aux lettres, pourtant nombreuses envoyées par son fils. Comment ne pas s'étonner de cette indifférence, tout au moins apparente? Nous citerons en exemple quelques extraits de lettres que Nerval, malade, a envoyées à son père: "Tu n'as pas répondu à ma dernière lettre datée de Passy, mais on m'a dit que tu avais envoyé Evariste et que l'on te tenait au courant de l'état de ma santé..." Enfin, écris-moi, envoie mon cousin, viens si tu peux, que je voie un visage

1. Promenades et Souvenirs, IV, Juvenilia, p. 135, Bibliothèque de la Pléiade.

2. Correspondance; Lettre du Dr Etienne Labrunie datée du 5 mars 1841, p. 832, Bibliothèque de la Pléiade.

de parent¹; "Voilà une troisième lettre, que je t'écris depuis que je suis ici. On m'a conseillé de ne pas envoyer la seconde, qui était encore un peu bizarre, du moins aux yeux des docteurs. Tu as dû recevoir une"².

L'INDIFFERENCE PATERNELLE:

Comme Jésus, il est abandonné par son père qui refuse de répondre à ses prières, de même qu'Icare a été oublié par Dédale dans leur vol commun et que Phaéton a été foudroyé par Jupiter, le père des Dieux:

"C'était bien lui, ce fou, cet insensé sublimé
Cet Icare oublié qui remontait les cieux,
Ce Phaéton perdu sous la foudre des dieux,
Ce bel Atys meurtri que Cybèle ranime!"³.

Jéhovah est le témoin muet, sinon l'instigateur du sacrifice de son fils. L'impossibilité de dialogue entre le père et le fils est ressentie comme une désapprobation. Entre ce père froid, sévère et silencieux et ce fils qui poursuit un chemin opposé aux aspirations paternelles, la rupture se produit. Pire que sa haine, l'indifférence du père blesse le poète.

LE PERE REJETTE L'ENFANT DE L'ENNEMIE:

De là à imaginer que son père le rejette à cause de l'attachement fidèle qu'il témoigne à la mère disparue, il n'y a qu'un pas et Nerval s'identifie à ceux que Jéhovah, le "Père", le créateur, persécute. Kneph, dieu tout puissant,

-
1. Correspondance, lettre au Dr Etienne Labrunie (21 octobre 1853), p. 1090, Bibliothèque de la Pléiade.
 2. Correspondance, lettre au Dr Etienne Labrunie (22 octobre 1853) p. 1092, Bibliothèque de la Pléiade.
 3. "Le Christ aux Oliviers", V, (v. 1, 2, 3, 4).

lui aussi opprime la Bonne Mère. Antéros, Horus, volent au secours de la mère martyrisée et tandis que le poète se consacre au culte de la mère morte, le père, peu à peu, devient innaccessible et prend l'aspect du père des Chimères, redoutable, implacable. Il maudit l'enfant de la souveraine des Enfers et le punit en refusant d'apaiser son angoisse.

DEUXIEME CHAPITRE

LA FAUTE

Nous avons dit que l'indifférence paternelle était considérée par le poète comme une punition, un châtement. Il nous faut à présent décider quelles sont les origines de ce complexe de culpabilité qui semble compliquer les rapports du fils et de son père, coupable, nous l'avons dit, mais également lésé. Le poète est conscient d'avoir échoué aux yeux de son père qui souhaitait pour lui un genre de vie différent de celui qu'il a choisi. Et, si la déception est une forme de trahison, la préférence l'est également. Parce qu'il est obsédé par le souvenir de la mère disparue, le poète prive son père de la part d'amour qui lui revient. Mais, là encore, le dualisme intervient. Coupable vis-à-vis du père, il l'est également à cause de lui. N'est-il pas son fils? Ne se sent-il pas, malgré leur mésentente, proche de lui? Est-ce à cause de cette hérédité que ses efforts pour sauver la mère sont voués à l'échec?

DECEPTION ET TRAHISON:

Face à un père muré dans un silence qu'il croit hostile, le poète s'interroge sur les raisons de l'incompréhension qui s'est établie entre eux. Il se rend compte qu'il a déçu son père qui avait pour lui d'autres ambitions et aurait aimé le voir embrasser la carrière médicale à son tour. Dans une lettre que nous avons déjà citée, Nerval écrit: "J'ignore jusqu'à quel point mon peu de goût pour la profession de docteur a pu me mal placer dans ton esprit, mais je crois le mal (si c'en est un) irréparable désormais"¹.. Sans doute le

1. Correspondance, lettre au Dr. E. Labrunie, 5 mars 1841

Dr Labrunie ne considérerait-il pas les prétentions littéraires de son fils très sérieusement et les "folies" de jeunesse de Gérard n'ont dû rencontrer que la désapprobation de ce père dont la jeunesse avait été si studieuse. Nous nous souvenons que le docteur, rentré d'Allemagne, avait voulu endurcir l'enfant choyé, peut-être gâté, par toutes les femmes qui l'entouraient. La maladie qui l'affaiblit, le tyrannise, ne devient-elle pas un autre élément de déception et de honte peut-être pour le père qui ne lui rend pas visite pendant ses séjours en maison de santé? Dans plusieurs lettres de Nerval, nous avons relevé l'insistance qu'il met à vouloir que son père soit informé de son état, comme s'il désirait se prouver l'intérêt paternel pour sa santé.

Décevoir, c'est un peu trahir, et le Christ a, lui aussi, trahi Jéhovah en voulant se faire homme. En désirant apporter "la nouvelle" aux hommes, il a désobéi à Jéhovah et paie sa trahison de son abandon et de sa souffrance. Icare s'est trop approché du soleil malgré les recommandations de Dédale, et l'imprudent Phaéton, qui avait obtenu la permission de conduire pendant toute une journée le char du soleil, faillit embraser l'univers. ("Le Christ aux Oliviers", V, v. 1,2.). Victime de son erreur, Jésus est coupable d'avoir renié son père: "... et se prit à crier: "Non, Dieu n'existe pas ...". ("Le Christ aux Oliviers", I, v.8).

LE DESIR DE SUBSTITUTION:

Le Christ mourant désavoue le lien paternel en succombant

Il a trompé les hommes confiants qui ont cru en son message de bonheur et de paix. Il leur a promis un avenir merveilleux sous la protection de Jéhovah. Or, ce dieu hait la race humaine; il est le dieu du temps qui passe sans espoir de retour, de la vieillesse, de la mort. ("Le Christ aux Oliviers", III). La faute du père rejaillit sur le fils et parce qu'il ne peut complètement se détacher de son géniteur, le Christ, même après avoir reconnu les méfaits de Jéhovah, ne peut se résoudre à se désolidariser entièrement de lui: "O mon père! est-ce toi que je sens en moi-même?", s'exclame-t-il, angoissé, étonné. ("Le Christ aux Oliviers", III, v.9). De même, Nerval, malgré le gouffre de l'incompréhension qui le sépare de son père, recherche son affection: "Tu es mon seul parent et presque mon seul ami véritable", lui écrit-il de Constantinople¹.

La relation avec le père est en quelque sorte une trahison envers la mère qui punit le fils coupable par son absence et ce n'est qu'en mourant lui-même que le Christ rejoint la Terre-Mère.

1. Correspondance, Lettre au Dr Labrunie, datée du 19 août 1843, p. 938, Bibliothèque de la Pléiade.

TROISIEME CHAPITRE

TRANSPOSITION DES SOURCES PSYCHOLOGIQUES DANS LA LEGENDE

Hanté par le sentiment d'une faute qu'il a commise autrefois et qui lui a aliéné l'affection de son père, conscient d'être une victime du destin, attiré et rejeté par un père auquel il reproche la mort d'une mère trop aimée, Nerval ne se contente pas de vivre ces contradictions douloureuses qui, sans son art, ne seraient que pathétiques et pitoyables. Il les transpose dans une légende où viennent s'inscrire d'autres héros, persécutés comme lui. Pour échapper à la solitude et à la médiocrité, par un jeu subtil de comparaisons, il insère sa propre histoire dans celle d'une race, maudite et courageuse. Le malheur qui l'abattait, il y a un instant, ne s'en trouve pas allégé mais du moins expliqué, justifié en quelque sorte. Nerval n'est plus un homme malade, incompris par un père peut-être dérouté, peut-être honteux de la "tare" de son fils. Il est désormais le Maudit, le fils d'une race ancienne opprimée par un dieu rancunier, le frère de héros malheureux, poursuivis par la cruauté d'un destin contraire, le rebelle qui dénonce les mensonges de Jéhovah, le messager incompris et solitaire.

LE POÈTE MAUDIT, LE MESSAGER DES DIEUX:

Si le dieu des Chrétiens ne veut entendre les prières du poète, c'est que ce dernier est un messager et, tel Prométhée, apporte la lumière aux hommes. Or, le maître de l'univers a maudit les Eloïms, parce qu'ils ont voulu aider la misérable créature de boue qu'il a mise au monde. Il a condamné à l'obscurité du monde souterrain les enfants du Feu, de la lumière. Lucifer est devenu "l'ange des nuits" après avoir été

aux cieux, l'ange de lumière ("Le Christ aux Oliviers", III,v.12).

Le Christ est, lui aussi, victime de la colère de Jéhovah.
Sous les oliviers, arbres de la Grèce antique, la vérité lui
est apparue:

"Quand le Seigneur, levant au ciel ses maigres bras,
Sous les arbres sacrés, comme font les poètes^{1.},
Se fut longtemps perdu dans ses douleurs muettes,
Et se jugea trahi par des amis ingrats;

Il se tourna vers ceux qui l'attendaient en bas
Rêvant d'être des rois, des sages, des prophètes ---
Mais engourdis, perdus dans le sommeil des bêtes,
Et se prit à crier: "Non, Dieu n'existe pas!"
("Le Christ aux Oliviers", I, v.1-8.).

La révélation horrible l'a bouleversé: l'univers est vacant,
condamné à la mort, le dieu qu'il a promis aux hommes n'était
qu'un songe. Chargé du poids de la vérité qui s'est fait jour
en lui, il découvre qu'il est le faux messie, qu'il a trompé
ceux qu'il voulait aider parce qu'il a été lui-même leurré.
("Le Christ aux Oliviers", I,v.12.). Alors qu'il s'imaginait
être le sauveur du monde, il découvre qu'il est le fils du
Dieu destructeur. Messenger d'un dieu inexistant, il est puni
de son erreur par la vanité de ses efforts présents pour avertir
ses disciples abrutis par le sommeil et l'ignorance, sourds à
ses appels:

"Ils dormaient "Mes amis, savez-vous *la nouvelle?*""
(I,v.9.).

"Dieu n'est pas! Dieu n'est plus." Mais ils dormaient
toujours ! ..."
(I,v.14.).

Coupable aussi d'avoir voulu être l'instrument de la réconciliation
entre Dieu et les hommes, il est abandonné par son père qui
refuse de répondre à ses questions angoissées:

I. C'est nous qui soulignons.

"Es-tu sûr de transmettre une haleine immortelle,
Entre un monde qui meurt et l'autre renaissant? ...

O mon père! est-ce toi que je sens en moi-même?
As-tu pouvoir de vivre et de vaincre la mort?
("Le Christ aux Oliviers", III, v.7 -10.).

C'est alors qu'il devient le vrai messie que plus personne n'écoute Jésus. Il découvre que le privilège d'une connaissance exceptionnelle, qui le distingue et le place au-dessus du commun, est un barrage entre lui et les autres. Il en est de même pour Antéros, solitaire dans sa révolte, pour El Desdichado, pour le poète, l'initié qui a bu dans la coupe des dieux et prophétise le retour d'une religion ancienne, pour l'amant obsédé par une passion malheureuse. Le lot de l'initié et du révolté, c'est l'incompréhension et la solitude. Parce que la révolte, la passion, le don, le deuil, le mysticisme, sont des expériences personnelles et extraordinaires, elles différencient celui qui les vit et le séparent des autres hommes.

LA MALEDICTION DE LA RACE ROUGE:

Abandonné pour avoir décelé les mystères horribles de la création, le Christ est également victime de son origine. Dès les premiers vers du poème, il révèle son adhésion au culte païen. Ceci est remarquable dans le choix des mots employés:

"Le dieu manque à l'autel où je suis la victime"¹.
("Le Christ aux Oliviers", I., vers 13.).

1. C'est nous qui soulignons.

Plus loin, nous lisons encore:

"L'augure interrogeait le flanc de la victime"
 ("Le Christ aux Oliviers", V, vers 5.).

La mort consommée, l'identité du Christ est éclaircie_
 dieu céleste¹, foudroyé comme Phaéton par un dieu irascible
 alors que, comme Icare, il tentait de remonter vers les cieux
 ("Le Christ aux Oliviers", V, v.3,4.), il est l'Atys immolé²,
 la victime recueillie par Cybèle, la Terre-Mère. Fils de la
 Déesse, il appartient à la race maudite des enfants du Feu.
 C'est ce que perçoit soudain César:

"Réponds! criait César à Jupiter Ammon,
 Quel est ce nouveau dieu qu'on impose à la terre?
 Et si ce n'est un dieu, c'est au moins un démon³...."
 ("Le Christ aux Oliviers", V, v.10,11.).

Le malheur s'acharne aussi sur Antéros. Jéhovah, l'ennemi
 de sa race, le poursuit de sa haine, mais, contrairement à
 El Desdichado qui se désespère et se lamente, la cruauté
 dont il est la victime ne fait qu'exacerber la colère d'Antéros.
 Fier héritier de la race d'Amalec, des anciens dieux solaires,
 Bélus et Dagon, il revendique sa filiation:

"Oui, je suis de ceux-là qui'inspire le Vengeur,
 Il m'a marqué le front de sa lèvre irritée,
 Sous la pâleur d'Abel, hélas! ensanglantée,
 J'ai parfois de Caïn l'implacable rougeur!"
 ("Antéros", v. 5-8).

La vengeance de Jéhovah a deux motifs: En premier lieu, ne se
 contentant pas de sa victoire sur les génies du Feu, il veut

-
1. Variante: IV, v.1 "...gémir la céleste Victime."
 2. Variante: V, v. 4: "Cet Athys (sic) immolé que Cybèle ranime."
 (notes de l'édition de la Bibliothèque de la Pléiade).
 3. C'est nous qui soulignons.

encore anéantir leur race; ensuite, il maudit, en chacun de ses descendants, Caïn, le fratricide qui, exaspéré par l'injustice de Jéhovah, a succombé à la colère et a perpétré cet horrible crime.

El Desdichado est, lui aussi, fils du feu. Il porte au front la marque de sa race, imprimée par la déesse:

"Mon front est rouge encore du baiser de la reine".
("El Desdichado", v. 10).

Il a pu revenir de sa double descente aux enfers car la "sainte de l'abîme" le protège, mais parce qu'il lui est si étroitement attaché, il subit son sort et, comme elle, est dépossédé¹, abandonné, solitaire. Nerval lui-même a rattaché à l'hérédité maternelle les crises qui l'ont affecté. Dans Promenades et Souvenirs², il écrit :... "La fièvre dont elle est morte m'a saisi trois fois, à des époques qui forment dans ma vie, des divisions régulières, périodiques. Toujours, à ces époques, je me suis senti l'esprit frappé des images de deuil et de désolation qui ont entouré mon berceau".

LA FATALITE:

La malédiction prend parfois l'aspect de la fatalité, une fatalité aveugle et cruelle qui s'abat sur ses victimes. "El Desdichado", son nom l'indique¹, en est une. Il a perdu deux femmes aimées, une étoile et une fleur, et un royaume

1. "El Desdichado" veut dire "Le Dépossédé" en espagnol.

2. IV, Juvenilia, page 135. Bibliothèque de la Pléiade.

("la tour abolie"). Qui est-il? Prince d'Aquitaine¹.? Alphonse de Castille, surnommé "El Desdichado" pour avoir perdu son trône, qui se réfugia en Languedoc et devint seigneur de Lunel? Le "beau ténébreux" de la légende espagnole qui avait perdu son amante².? Il n'est peut-être pas indispensable de savoir quel personnage historique ou fictif se cache derrière le titre de ce premier sonnet mais il est intéressant de constater qu'il s'agit d'un personnage harcelé par la malchance.

Orphée a perdu son épouse Eurydice, mordue par un serpent; Amour, Phébus, Lusignan et Biron ont eux aussi souffert d'une histoire d'amour malheureuse. Le poète a, à leur instar, perdu une femme aimée après avoir déjà été privé de la présence de l'Etoile. Il peut donc s'identifier à eux, entrer dans la lignée des héros frappés par le destin. Son histoire personnelle s'évade de son cadre trop restreint et s'ajoute à une longue chaîne d'événements passés. La fatalité qui accable le poète est une fatalité historique.

* * *

-
1. Selon R.Faurisson, La Clé des "Chimères", Alphonse de Castille fut évincé du trône castillan. Il se réfugia en Languedoc et devint seigneur de Lunel. R.Faurisson émet aussi l'hypothèse qu'il faut peut-être comprendre Aquitaine au sens large d'Occitanie, englobant le Languedoc.
 2. Toujours d'après R.Faurisson, "le ténébreux" pourrait être une allusion au roman d'Amadis de Gaule. (p. 19).

Ayant trouvé sa place dans la lignée des héros malheureux, le poète ne s'étonne plus d'être la victime d'un destin auquel toute une race, celle des enfants du Feu, ne peut échapper. Il est puni d'une faute très ancienne, tout comme la postérité des Génies du Feu expie le crime de Caïn. Néanmoins, il ne peut s'empêcher de songer que le châtement est, sinon disproportionné à la faute commise, vraiment trop cruel. Deux fois atteint dans ce qu'il avait de plus cher, voué à l'abandon et à la solitude, il se demande quel est son péché. Est-il coupable, comme le Christ, d'avoir renié son père ou d'avoir trahi sa mère en raison de l'hérédité paternelle? Abandonné par une mère qui "fuit" ("Isis", dernier tercet) puis qui meurt ("Artémis", v.7), incompris par un père indifférent à ses prières, le héros des Chimères en vient à conclure que même coupable, il l'est moins que Jéhovah, que Kneph, le Créateur et le Destructeur. Celui qui reproche à Caïn un meurtre commis dans la colère et motivé par une jalousie qu'il a provoquée est aussi le dieu dont l'iniquité a poussé l'ancêtre du fils du feu au fratricide. Le père qui reproche à son fils de ne pas avoir répondu à ses espérances est l'homme qui a entraîné la mère, si douce, si aimante (le poète se plaît à imaginer), en Allemagne et l'a ainsi séparée définitivement de son enfant.

Puisque Jéhovah est incapable de magnanimité et qu'il refuse son pardon à une race qui a souffert tout au long des siècles, puisque le père, Soleil Noir, s'obstine dans son silence, son indifférence et ne dispense ni la chaleur ni

l'affection dont le héros a besoin, ce dernier se révolte et fait face à l'ennemi. Il vit sa révolte en deux temps. Tout d'abord, comme Antéros, il crie sa colère, sa haine; il proclame sa différence. Puis, délibérément, il montre à quel clan il appartient. Il se tourne résolument vers la race des bannis, des persécutés, vers la Mère, souveraine des Enfers, la Reine Morte. Il renie tout ce qui lui rappelle son persécuteur, et c'est dans le bras de la Grande Déesse païenne, la Terre, que le Christ agonise. Le poète, quant à lui, rejette la religion sévère de Jéhovah, religion du péché originel, de la faute et du châtiment, et choisit le paganisme qui lui est antérieur.

* * *

CINQUIEME PARTIE

LA RELIGION DES CHIMERES

Sans que nous puissions dire de Nerval qu'il fut un mystique, il est certain qu'il a été constamment intrigué et attiré par des croyances et des philosophies diverses. Curieux, il s'intéresse à tout: "Enfant d'un siècle sceptique plutôt qu'incrédule, flottant entre deux éducations contraires, celle de la révolution, qui niait tout, et celle de la réaction sociale, qui prétend ramener l'ensemble des croyances chrétiennes, me verrais-je entraîné à tout croire, comme nos pères les philosophes l'avaient été à tout nier?¹". Jamais tout à fait satisfait, il se disperse; on lui reproche de manquer de religion et il s'exclame: "Comment! J'en ai au moins dix-sept". Chez les Druses, il est prêt à se convertir à leur religion² qui, dit-il, est une sorte de Franc-maçonnerie, confrérie à laquelle appartenait son père³ et dont il fut - mais nous n'en possédons aucune preuve - peut-être lui-même membre. De plus, il est toujours prêt à établir des parallèles quand il s'agit de religion. Dans le Voyage en Orient, il compare la religion druse successivement aux philosophies pythagoricienne, essénienne, gnostique, et la rapproche de la

1. Isis, III, pp. 299-300.

2. Le Voyage en Orient, Druses et Maronites, IV, Les Akkals - L'Anti-Liban, VI, p. 432.

3. Le docteur Labrunie faisait partie d'une loge militaire, celles des "Enfants de Mars", composée uniquement d'officiers. Il est possible qu'il ait présenté son fils à sa loge, comme louveteau. Dans une lettre du 22 octobre 1853, adressée à son père, Nerval écrit: "La prolongation de mon séjour (à la maison de santé du docteur Blanche) est due surtout à certaines bizarreries qu'on avait cru remarquer dans ma conduite. Fils de Maçon et simple louveteau, je m'amusais à couvrir les murs de figures cabalistiques et à prononcer des choses interdites aux profanes; mais on ignore ici que je suis compagnon égyptien (refik) ...".

pensée des Templiers, des Rose-Croix, et des Francs-Maçons.¹. Ce que les diverses croyances possèdent en commun et ce qui se transmet de l'une à l'autre le fascinent. Alors qu'il assiste au retour des pèlerins de la Mecque, il évoque les rites plus anciens qui se déroulaient autrefois en Egypte². Au Liban, il compare les cérémonies du Vendredi Saint aux lamentations rituelles qui marquaient le deuil d'Adonis, et conclut: "Croyez aussi que bien des traditions primitives n'ont fait que se transformer ou se renouveler dans les cultes nouveaux"³.

Encore sous le charme des légendes qui ont bercé son enfance, il aime l'aspect "folklorique", légendaire et épique de la religion. Les légendes qui s'attachent à certains lieux, à certains héros l'intéressent⁴. Au Liban, il s'enthousiasme soudain pour une querelle entre Maronites et Druses et, comme il est l'hôte d'un prince Maronite, se trouve prêt à guerroyer à ses côtés⁵. Cette facette de la religion devient pour Nerval un prétexte à la rêverie, à l'émotion. Au Caire, il assiste à une cérémonie pendant laquelle des derviches dansent et chantent. Bien qu'il ne puisse comprendre les paroles de leur chant et que Monsieur Jean, un ami de rencontre, considère que "ce qu'ils chantent n'a pas de sens", Nerval se sent

1. Le Voyage en Orient, Druses et Maronites, III, chapitre IV, p.353.

2. Le Voyage en Orient, Les femmes du Caire, VII, Chapitre VI, p.309.

3. Le Voyage en Orient, Les femmes du Caire, VII, Chapitre VI, p.309.

4. a) Livré souvent aux soins des domestiques et des paysans, j'avais nourri mon esprit de croyances bizarres, de légendes et de vieilles chansons. Promenades et Souvenirs, IV, Juvenilia, p. 135.

b) Le Voyage en Orient, Druses et Maronites, I, chapitre 1, p. 312: La légende de St.Georges et du dragon.

5. Le Voyage en Orient, Druses et Maronites, I, chapitre VI, p.331.

soudainement ému et a "les yeux pleins de larmes"¹. Cependant, le poète ne confond pas religiosité et religion et se méfie de cette tendance à l'émotion facile: "Mais débarrassons-nous de ce bagage de souvenirs antiques et de rêveries religieuses où conduisent si invinciblement l'aspect des lieux et le mélange de ces populations"².

Attiré par tout ce qui lui semble mystérieux, secret, il s'éloigne des chemins conventionnels et publie en 1849, avec le martiniste Delaage, un almanach cabalistique, "le Diable rouge". Le symbolisme des nombres et des couleurs ne lui est pas indifférent³ et il s'intéresse, nous dit Jean Richer⁴, au tarot de Marseille. Il lui emprunte d'ailleurs plusieurs symboles. Citons la Tour, l'arcane XVI, qui représente une tour frappée par la foudre et symbolise le renoncement et le désir de changer; le Soleil (arcane XIX), promesse de bonheur et de gloire; l'Etoile (arcane XVII), symbole d'espérance pour l'adepte. Mentionnons encore l'arcane XIII, la Mort, et évoquons le premier vers d'Artémis:

"La Treizième revient ... C'est encore la première" ... la première femme aimée, la mère, la morte. Ces emprunts concourent à alimenter le Merveilleux des Chimères qui n'est pas qu'un simple artifice chargé d'embellir ou d'obscurcir la compréhension des sonnets. Il sert à traduire la vision qu'a le

1. Le Voyage en Orient, Les Femmes du Caire, II, chapitre VI, p.150.

2. Le Voyage en Orient, Les Femmes du Caire, VII, chapitre VI, p.309

3. "Pendant trois jours, j'accumulai tous les matériaux d'un système sur les affinités de race, sur le pouvoir des nombres, sur les harmonies des couleurs, que je développais avec quelque éloquence et dont beaucoup de mes amis furent frappés." ("Aurélia", I, première version, p. 418).

4. Jean Richer, Nerval au royaume des archétypes, p.5.

poète du monde et à nous la présenter comme une immense fresque prodigieuse. Il est aussi le véhicule des sentiments profonds du poète, de son désarroi, de son désir de bonheur et de justice. Ce qu'il n'emprunte pas aux mythologies successives (et il puise également dans les mythologies grecque, romaine, égyptienne ...) ¹ ou à la bible, il le crée et s'invente ses propres mythes en renouvelant sans cesse le merveilleux pour y inscrire son Histoire. Par l'usage de métaphores et d'allégories porteuses de symboles, il assigne à chacun le rôle à jouer: La Mère est une Etoile, qui tient une rose et règne sur l'abîme; l'aimée est une fleur; le dieu mauvais est roi des volcans et des hivers ... Au sein de la mythologie nervalienne fourmillent des signes et des messages qu'il nous faut décoder. Ils appartiennent au langage personnel du poète et contribuent à décrire sa vision de l'univers et de la Création.

Parce qu'il ne peut trouver le bonheur là où il se trouve, il fuit vers d'autres rivages; parce que le présent lui est hostile, il aspire à la renaissance du passé, et, parce que le Christianisme est la religion du présent, qu'elle est celle de son père et qu'elle glorifie Dieu, le Père, il le rejette. Ces raisons personnelles ajoutées à ses méditations sur le destin de l'homme et du monde le mènent à renier la version biblique de la Création et à chercher son inspiration auprès de sources

1. "Antéros", "Delfica", "Myrtho", "Artémis", "Horus", "Le Christ aux Oliviers".

opposées. Ces réflexions aboutissent à une vaste vision panthéiste de l'Univers, à la conviction que tout est doué d'intelligence et empreint de la pensée divine. Le sentiment religieux envahit si absolument sa vie qu'il se lie étroitement au thème de l'amour; la femme aimée est adorée, idolâtrée, mais une seule finalement mérite, pense-t-il, une telle dévotion; Sa mère dont il nous dit:

"Celle que j'aimai seul m'aime tendrement;
C'est la mort - ou la Morte - O délice! ô tourment!
("Artémis", v.7,8)

C'est elle la Grande Déesse, la Bonne Mère, la Souveraine.

Souveraine déchue, sans royaume, morte, mais dont l'amour est la seule source de chaleur et de réconfort pour le poète. Les peines conséquentes à ses amours déçues ou brisées, ses désillusions, ses angoisses, ses désirs viennent alimenter les réflexions religieuses de Nerval qui se cristallisent en un cantique d'adoration pour la Mère Morte.

* * *

PREMIER CHAPITRE

REJET DE LA RELIGION CHRETIENNE

Le poète traverse une période sombre à l'époque où il écrit les Chimères. Le malheur a cruellement frappé plusieurs fois à sa porte. Abandonné par une femme qu'il n'a pourtant cessé d'aimer¹, il éprouve le chagrin de la voir mourir. Des soucis d'ordre financier et professionnel s'ajoutent à sa peine et la maladie se fait de plus en plus menaçante. Il voyage, il rêve ... il rêve surtout à un passé qu'il n'a pas connu. Ses voyages en Méditerranée, en Orient, l'introduisent à d'anciens cultes qu'il connaît déjà par ses lectures². Ils lui semblent plus attrayants que le sévère Christianisme qui présente, à ses yeux, le désavantage d'être intégré à un présent honni. Alors qu'il se sent de plus en plus étranger à un père incompréhensif, la religion chrétienne glorifie Dieu, le Père. Il ne peut admettre qu'un dieu aimant ait pu créer ce monde de souffrance où l'homme expie une faute originelle dont il n'est pas responsable. Ce dieu, que l'on appelle le Créateur, devient pour lui le destructeur d'un univers préalablement harmonieux.

UN PRESENT MAL VECU:

En 1834, Nerval hérite de son grand-père. Après un voyage qui le mène dans le Midi de la France, puis en Italie, et la fondation du Monde dramatique, l'héritage est vite dissipé.

-
1. Il revoit J.Colon en 1840 à Bruxelles après son mariage avec le flûtiste Leplus. C'est d'ailleurs deux mois après ces retrouvailles qu'il doit être interné en maison de santé pour la première fois.
 2. Il nous dit, qu'enfant, il étudia "l'italien, le grec et le latin, l'allemand, l'arabe et le persan", que "le Pastor fido, Faust, Ovide et Anacréon" étaient ses poèmes et poètes favoris. (Promenades et Souvenirs, V, premières années, p. 136).

A partir de ce moment, il connaîtra des soucis financiers qui ne feront qu'empirer. Cependant, grâce à un secours littéraire qui lui a été accordé, il pourra partir pour l'Orient. Aux tracasseries financières, s'ajoute une grave déception amoureuse puisque l'intrigue avec Jenny Colon prend fin en 1838. Un an après la mort de Jenny (en 1842), le poète s'embarque pour le long voyage qui le mènera à Malte, en Egypte, en Grèce, en Turquie, au Liban et en Italie. Au retour, il publie le "Christ aux Oliviers", puis l'année suivante, "Delfica" et "Vers Dorés". Son état mental empire¹, les déboires littéraires qu'il connaît en 1849 et en 1850² le dépriment. Les crises nerveuses se multiplient et c'est dans cette période agitée, difficile, que Nerval publie les autres sonnets des Chimères³.

Nerval se trouve donc dans un état de détresse morale quand il écrit les Chimères. La vie est désolante. Il est seul, appauvri, malade, et il cherche à s'évader de ce présent hostile. Il fuit son pays, théâtre de son malheur, auquel il reste pourtant attaché par les souvenirs⁴. Il rejette la religion qu'on lui a imposée dès l'enfance parce qu'elle ne lui apporte aucune consolation, et qu'elle est trop actuelle, liée au présent qu'il vit mal, qui lui rappelle sans cesse la fragilité, la fugacité du bonheur. Il s'invente une autre patrie

-
1. La première crise de folie qui nécessite son internement en maison de santé a lieu en 1841.
 2. 1849: interdiction de jouer à l'Odéon Paris à Pékin, une pièce de théâtre écrite en collaboration avec Méry. 1850: échec du Chariot d'enfant créé à l'Odéon.
 3. 1853: El Desdichado; 1854: Myrtho, Horus, Antéros, Artémis.
 4. cf. Sylvie, Promenade et Souvenirs, Les Nuits d'Octobre, Chansons et Légendes du Valois.

"... j'allais partir et me diriger vers l'Orient, ma patrie" (Aurélia, II, première version, p. 419). Il se choisit d'autres dieux. Dans les cadres magnifiques où l'on célébrait autrefois leur culte, il se sent transporté dans un passé qu'il imagine merveilleux. Dans les ruines des anciens temples, envahis par la lumière et la végétation, il a l'impression de l'espace illimité, de l'abolition des frontières entre les divinités et l'homme. Les dieux antiques lui semblent plus accessibles, plus indulgents, surtout aux amoureux¹. L'austérité du Christianisme le rebute. "Dieu est sévère", dit-il dans le chapitre XIV du Voyage en Orient¹. Il emploiera encore cet adjectif pour décrire le portique érigé par l'empereur chrétien Constantin dans le pays de la sibylle latine:

"Cependant la sibylle au visage latin
Est endormie encore sous l'arc de Constantin:
- Et rien n'a dérangé le sévère portique.
("Delfica", v.12,13,14.).

La religion chrétienne est trop présente, trop réelle, trop bien incorporée à une période et à une société dont il se sent exclu. Religion d'un présent mal vécu, elle est donc redoutable et c'est d'ailleurs ainsi que Nerval la décrit dans Aurélia:

"Je ne sais quelle fausse honte m'empêcha de me présenter au confessionnal; la crainte peut-être de m'engager dans les dogmes et les pratiques d'une religion redoutable, contre certains points de laquelle j'avais conservé des préjugés philosophiques."

(Aurélia, second partie, IV, p.393).

I. Le voyage en Orient, Introduction:vers l'Orient, chapitre XIV, Le Songe de Polyphile., p.68 "La distances des conditions rendait le mariage (de Francesco Colonna et de Lucretia Polia) impossible, l'autel du Christ ...du Dieu de l'égalité!... leur était interdit; ils revèrent celui de dieux plus indulgents, ils invoquèrent l'antique Eros et sa mère Aphrodite ..."et p.69: "Il peignait les nuits enchantées où, s'échappant de notre monde plein de la loi d'un Dieu sévère,il rejoignait la douce Polia aux saintes demeures de Cythérée.

UNE RELIGION PATRIARCALE:

Dans une vie pleine de tristesse, Nerval ne connaît même pas le réconfort familial. Sa mère est morte et il ne peut compter ni sur l'appui ni sur la compréhension paternelle. Or, le Christianisme est une religion patriarcale. Le culte du Dieu unique symbolise le culte du Père, du créateur, du souverain absolu de l'univers. Il n'exclut pas l'adoration de la Vierge Marie mais son importance est moindre. Les paroles qui accompagnent le signe de la croix honorent le père, le fils et l'esprit saint, mais pas la mère. La Vierge Marie n'est pas l'égale de Dieu; il l'a choisie et l'a honorée par ce choix, alors que dans le culte égyptien, Isis et Osiris forment un couple véritable et sont l'objet d'une même vénération. "Isis ne pouvait être honorée sans Osiris" nous dit Nerval¹. La Vierge Marie est soumise à la volonté de son époux céleste; elle est son instrument. Elle subit la naissance et la mort de son enfant sans jamais prendre une part active au déroulement d'événements qui cependant la concernent. Le rôle des déesses antiques est tout autre. Elles interviennent dans les affaires des Dieux et des hommes, parviennent parfois à influencer ou à contrarier les décisions des dieux, leurs époux. Isis se rebelle, s'emploie à faire triompher son fils Horus.

En la Vierge Marie, Nerval respecte la mère aimante, humble et douloureuse mais ne peut pardonner au cruel époux les chagrins qu'il lui inflige.

1. Isis, II, p. 297.

LE PECHE:

Religion du péché et de l'expiation, le Christianisme glorifie le sacrifice de Jésus, immolé pour expier les péchés des hommes et obtenir leur pardon. Or, le poète maudit ne peut espérer aucune clémence de la part de l'impitoyable Jéhovah qui, animé par un désir de vengeance injuste, s'acharne à la perte de sa race. Fils du Feu, il subit l'anathème qui a frappé ses ancêtres: "Adonaï ne m'a jamais pardonné, et c'est pourquoi il me fait un crime sans pardon, d'avoir brisé un vase d'argile, lui qui, dans les eaux du déluge, a noyé tant de milliers d'hommes! lui qui, pour les décimer, leur a suscité tant de tyrans!", s'exclame Kaïn¹. Celui qui juge n'est donc pas, lui-même, exempt de toute faute. Créateur d'un monde mauvais, il ne peut être que mauvais lui-même, puisque le péché est la conséquence du Mal. Le monde du péché est décrit dans le "Christ aux Oliviers". La notion de péché y est associée à l'engourdissement, à l'inaction, au sommeil, à la nuit et, finalement, à la mort, qui n'ouvre pas la porte sur une seconde vie, mais sur le néant, irrémédiable et éternel. Au contraire, l'absence de péché, la pureté est liée à la lumière, l'espace, la beauté, la jeunesse, l'action. Myrtho et Dafné ne connaissent pas la faute originelle. Le péché a été inventé par Jéhovah qui repousse les esprits curieux et créateurs². C'est son mépris, son dédain qui ont incité Kaïn à commettre un meurtre: "Avant d'enseigner le meurtre à la terre,

1. Le Voyage en Orient, Les Nuits du Ramazan, III, VII, p.558

2. Le Voyage en Orient, Les Nuits du Ramazan, III, VII, pp.557-558

j'avais connu l'ingratitude, l'injustice et les amertumes qui corrompent le coeur¹."

LE FAUX CREATEUR:

Dieu du péché, créateur d'un monde mauvais, Jéhovah s'acharne à perdre ceux-là mêmes qui l'adorent. Tandis que les hommes endormis, bercés de fausses promesses, rêvent à leur gloire future, il les entraîne peu à peu dans sa nuit profonde². Il trompe les hommes qui le vénèrent et ses serviteurs, respectés de tous, sont les instruments de ses méfaits. Ainsi, nous lisons dans le Voyage en Orient que Soliman est le meurtrier de Joab, du grand prêtre Alsiathar et de son frère cadet, Adonias. Le Christ lui-même a été le héraut d'une fausse nouvelle et, nous l'avons vu plus haut, c'est à présent qu'il se dédie que plus personne ne l'écoute. Comme les autres ennemis de Jéhovah, Antéros, Adoniram - dans le Voyage en Orient - il est puni pour vouloir aider les hommes. Qu'en est-il alors de "l'ange des nuits" frappé par l'anathème"³. Est-il, lui aussi, une victime injustement terrassée par la cruauté de Jéhovah? Certes, Nerval ne songe pas à Satan, au diable tel qu'il est conçu par la religion chrétienne, mais à un dieu de lumière, à Lucifer avant la chute, à Eblis, l'ancêtre des enfants du Feu. Laissons parler Kaïn: "Héva fut ma mère: Eblis l'ange de lumière, a glissé dans son sein l'étincelle qui m'anime et qui a régénéré ma race..."⁴.

1. Le Voyage en Orient, Les Nuits du Ramazan, III, VII, p. 557

2. "Le Christ aux Oliviers", I, v. 6, 7, II v. 9-14.

3. "Le Christ aux Oliviers", III, v. 12.

4. Le Voyage en Orient, Les nuits du Ramazan, VII, le monde souterrain, p. 557.

Puisque Jéhovah est un dieu destructeur¹, il faut donc en déduire que l'ennemi vaincu est le vrai créateur d'un univers qu'il mène à sa fin. De même que Kneph a remplacé la création d'Osiris par un monde glacial et dangereux², Jéhovah a détruit l'univers créé par les Génies. Adoniram, parvenu au centre de la terre, en découvre les vestiges³. Ce monde était peuplé de colosses et d'animaux fantastiques, de griffons, de lions ailés, de sphynx. Le déluge, oeuvre de Jéhovah, a bouleversé la surface de la terre: "Quel changement! Le désert ... des animaux rachitiques, des plantes rabougries, un soleil pâle et sans chaleur, et çà et là des amas de boue inféconde où se traînaient des reptiles ..."⁴. Jéhovah n'a pas créé l'univers mais a transformé le monde ensoleillé, paisible de Myrtho et de Dafné en un monde de souffrance qui va bientôt disparaître dans les ténèbres. De son vol vers les cieux, le Christ a rapporté une atroce vision apocalyptique: La nuit s'avance et va engloutir l'univers entier:

"En cherchant l'oeil de Dieu, je n'ai vu qu'un orbite
Vaste, noir et sans fond, d'où la nuit qui l'habite
Rayonne sur le monde et s'épaissit toujours;"

("Le Christ aux Oliviers", III, v. 9-11).

-
1. Le Voyage en Orient, les nuits du Ramazan, VI, l'apparition
p. 555.
 2. "Horus" v.6,8.
 3. Le Voyage en Orient, Les nuits du Ramazan, VII, le monde
souterrain, p.556.
 4. Le Voyage en Orient, Les nuits du Ramazan, VII, le monde
souterrain, p. 561.

DEUXIEME CHAPITRE

LE PANTHEISME

Déçu par le Christianisme, Nerval a cherché dans l'étude des cultes antiques une réponse à son angoisse métaphysique. Religions du passé, ils plaisent à sa sensibilité meurtrie par le présent. Religions d'ailleurs, ils séduisent son esprit épris d'évasion, de voyage. La beauté des anciens lieux de culte, la lumière qui les éclaire, la nature, toujours verte, toujours jeune, qui les entoure, le charment. Il lui semble qu'il doit être facile d'apprendre dans de tels lieux, de se sentir proche du dieu, part de la nature environnante. Il y discerne une vie secrète, silencieuse, intelligente et y découvre, partout, la présence de l'esprit divin.

RETOUR AUX CULTES ANTIQUES:

"Delfica", nous l'avons déjà dit, est le poème du retour. Publié d'abord en 1845 dans l'Artiste sous le titre de "Vers dorés", ce sonnet était placé sous l'égide de Virgile:

"Ultima Cumae venit jam carminis aetas."
(4ème épilogue)

C'est dire si, en évoquant le chantre de l'Age d'Or, Nerval espérait le retour d'une époque où hommes et dieux vivaient en parfaite intelligence, où l'angoisse de la faute et l'horreur du châtement étaient inconnues, où la Paix et l'Harmonie régnaient. Avec l'Age d'Or, reviendraient les cultes anciens qui, en dépit des mystères dont ils s'entouraient, ne faisaient pas du désir d'apprendre un péché. Leurs prêtresses, au contraire, étaient des êtres de lumière qui enseignaient leur science avec amour et sérénité.

"C'est dans ta coupe aussi que j'avais bu l'ivresse,
 Et dans l'éclair furtif de ton oeil souriant,
 Quand aux pieds d'Iacchus on me voyait priant,
 Car la Muse m'a fait l'un des fils de la Grèce."
 ("Myrtho", v. 4-8).

Ces cultes ne craignaient ni l'espace, ni la lumière et leurs rites n'étaient pas confinés à des lieux clos et sombres comme le sont ceux d'une religion amoindrie par les "doctrines ombrageuses des prêtres"¹. Le Temple, avec son "péristyle immense" était ouvert à la nature environnante dont il n'était que l'extension puis qu'elle était, en fait, le véritable lieu de culte et que bosquet, source, bois, lac, recélaient tous une présence divine. Le temple était, certes, lieu d'adoration, mais surtout point de rencontre entre le dieu et l'homme, entre la matière et l'esprit.

SENTIMENT DE LA NATURE ET PANTHEISME:

Influencé par la tradition romantique, Nerval chante la communion de l'homme et de la nature, comme l'ont fait Hugo, Lamartine, Baudelaire ... L'originalité du poète est d'amplifier ce sentiment de la nature et, en retrouvant l'esprit du Paganisme antique, d'aboutir à une vaste conception panthéiste de l'univers. S'inspirant de la roue du Monde de la Cabale, il énumère dans "Vers dorés" les divers règnes, animal, végétal et minéral, dans lesquels il devine une vie spirituelle, silencieuse mais néanmoins active: "tout est sensible!", s'écrie-t-il ("Vers dorés", v.8). Chaque vers du deuxième quatrain du sonnet "Vers dorés" est le palier d'une progression

1. Le Voyage en Orient, Les Nuits du Ramazan, III, IV, p.537.

allant du plus évident au moins clair pour le vulgaire:

"Respecte dans la bête un esprit agissant:
Chaque fleur est une âme à la Nature éclore;
Un mystère d'amour dans le métal repose=
"Tout est sensible!" Et tout sur ton être est puissant!".

De même que les dieux doivent être traités avec respect,
l'homme doit craindre une Nature pourtant débonnaire et alliée
qui peut se muer en ennemie s'il ignore sa suprématie:

" Crains dans le mur aveugle un regard qui t'épie:
A la matière même un verbe est attaché ...
Ne la fais pas servir à quelque usage impie!"
("Vers dorés", v. 9-11).

Nerval découvre plus que de simples communications de l'inanimé
au vivant, du végétal et de l'animal à l'humain. Il voit
tout un ensemble de relations où choses, plantes et bêtes
transgressent les règnes dont le profane les croit prisonnières.
Le fossé qui sépare l'initié du profane, incapable de distinguer
l'apparent du réel, est rendu manifeste par le rapprochement
de mots opposés et l'interpénétration d'images contradictoires.
Pour le montrer nous citerons de nouveau, en soulignant les
mots qui nous intéressent, les vers 9,10 et 11 de "Vers dorés":

"Crains dans le mur aveugle un regard qui t'épie"

"A la matière même un verbe est attaché ..."

"Un mystère d'amour dans le métal repose".

"Souvent dans l'être obscur habite un Dieu caché".^{1.}

Le minéral n'est pas simplement haussé au végétal, le végétal à
l'animal et l'animal à l'humain, tous émanent du même souffle
créateur et sont élevés au divin. Ils participent du prodigieux
mystère de la Création. Par tout un jeu verbal infiniment
varié d'associations, Nerval anime et spiritualise les objets
de l'univers. L'insertion des deux vers qui expriment une idée

1. C'est nous qui soulignons.

de lumière au centre du premier quatrain de Myrtho suggère que ce rayonnement ne vient pas uniquement de l'extérieur mais est aussi émis par le Feu intérieur qui anime la prêtresse et la montagne:

"Je pense à toi! Myrtho, divine enchanteresse,
 Au Pausilippe altier, de mille feux brillant,
 A ton front inondé des clartés d'Orient
 Aux raisins noirs mêlés avec l'or de ta tresse."

L'impression de majesté que dégage le "Pausilippe altier" semble englober Myrtho, et les forces de la prêtresse et du volcan s'associent puisque son pied éveille le feu qui gît dans les entrailles de la terre. La Femme est Nature: sa chevelure est faite d'or et de fruits ("Myrtho", v.4). Dafné porte le nom de la plante consacrée au dieu qu'elle sert et devient elle-même, selon la légende grecque, un gracieux arbrisseau. Les rapports entre les quatre règnes sont ceux d'une étroite complicité et d'une grande dépendance: L'aigle est messager des dieux; il annonce l'avènement d'Horus. La victoire d'Antéros est subordonnée au réveil du vieux dragon. Les arbres qui entourent le Temple où prophétisait la Pythie, témoins d'un âge heureux, se portent garants de son retour. L'oeil visionnaire du poète contemple une nature qui s'anime et agit. Pour illustrer ce point, citons quelques exemples:

"La mer nous renvoyait son image adorée".
 ("Horus", v. 13.).

"Et la grotte, fatale aux hôtes imprudents ..."
 ("Delfica", v.7.).

"La terre a tressailli d'un souffle prophétique ..."
 ("Delfica", v. 11.).

"Et la treille où le pampre à la rose s'allie".
 ("El Desdichado", v.8.).

"Et comme un oeil naissant couvert par ses paupières,
Un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pierres".
("Vers dorés", v. 13,14.).

La mer, complaisante, se fait miroir, pour transmettre l'image de la déesse aux pauvres humains qu'elle abandonne tandis que les cieux "rayonnent" du bonheur d'avoir enfin retrouvé Isis ("Horus", v.14.). La grotte hospitalière ne l'est que pour l'hôte averti; les tressaillements de la terre, comme la fumée qui s'échappe du volcan rouvert, sont des avertissements, des messages d'espoir envoyés aux créatures souffrantes; l'alliance délibérée de la rose, fleur céleste, symbole du salut ("Artémis", v.8) et du pampre, emblème bachique, est l'expression de l'harmonie primordiale entre toutes choses. Enfin, miracle de la création, l'esprit divin VIT là-même où, seul, le poète le distingue et croît, caché de tous. La nature est transformée par la vision du poète. Victor Hugo qui, lui aussi, a été troublé par les mystères de la Genèse ^{1.} a écrit: "C'est au-dedans de soi qu'il faut regarder le dehors". Nerval personnifie l'objet; l'Etoile, la rose, la fleur deviennent Femme. Il culturalise la nature et la charge de portées symboliques: l'hortensia et le myrthe, en s'unissant, figurent le poète et sa muse, l'occident et l'orient, l'éphémère et l'éternel. L'emploi de majuscules personnifie et agrandit: "le TEMPLE" ("Delfica", v.5) est l'univers contemplé par l'oeil humain. C'est moins le regard que le poète porte sur le monde que sa vision intérieure qui lui permet de discerner une vie intelligente en toute chose. L'expérience dont il nous fait part est une leçon de modestie, de respect et d'amour.

I. Les Contemplations

TROISIEME CHAPITRE

LE SENS METAPHYSIQUE ET L'AMOUR

Dans un monde dominé par le tourment et la haine, le poète a trouvé un être de douceur, de beauté et de miséricorde: la muse, la fleur, la femme aimée. Elle est devenue le centre de toutes ses préoccupations et l'objet principal de ses rêves. Il en a fait sa religion: "Jamais je n'ai été si convaincu de cette vérité que mon amour pour vous est ma religion", dit-il à Jenny Colon¹. Il aime comme on adore, avec humilité, ferveur et vénération. Mais celle qu'il aime est partie. Qu'a-t-il fait pour la perdre? Quelle faute lui a-t-elle valu ce châtement? Peut-être n'a-t-il pas su mériter l'aimée? La fleur meurt et va rejoindre l'Etoile, la mère morte dont l'amour lui est entièrement réservé. Elle est la Grande Déesse, la source de Vie qui, vaincue, règne sur l'abîme. Quoi? Le réconfort de la présence maternelle lui est donc aussi refusé! Solitaire et désespéré, il continuera à aimer l'Etoile au-delà de la mort au point de faire de la Morte son unique amour, sa religion.

AMOUR ET RELIGION:

La femme occupe une place privilégiée dans les Chimères. Elle est placée sur un piédestal² comme une belle et sainte statue et pour la célébrer, le poète emprunte au vocabulaire religieux: elle est "Sainte" ("El Desdichado, v.14; "Artémis", v.14), "divine" ("Myrtho", v.1); c'est une déesse ("Horus", v.12) et elle habite un temple ("Delfica", v. 5). Pour mettre en valeur

1. Correspondance, Lettres à Jenny Colon, XI, p. 766.

2. Correspondance, Lettres à Jenny Colon, VII, p. 762.

sa sublimité, le poète emploie, lorsqu'il écrit son nom, des majuscules: elle est Etoile, Sainte, Fée, Muse, Reine, Syrène. On ne saurait l'approcher qu'avec une admiration mêlée d'humilité et d'effroi, comme, sans doute, le faisait l'adepte qui, ayant réussi toutes les épreuves, pouvait soulever les sept voiles d'Isis¹. Pour souligner ce point, nous emprunterons à la correspondance de Nerval: "Ah! Madame, ne craignez pas de me voir désormais: Vous le savez, je suis timide en face de vous. Votre regard est pour moi ce qu'il y a de plus doux et de plus terrible; vous avez sur moi tout pouvoir, et ma passion même n'ose en votre présence s'exprimer que faiblement". (Correspondance, lettres à Jenny Colon, II p. 554). Parce qu'il a eu l'audace de rappeler à l'actrice ses propres mérites, bientôt il s'en accuse et se repent: "Oui j'ai mérité d'être humilié par vous! oui, je dois payer encore de beaucoup de souffrances l'instant d'orgueil auquel j'ai cédé! ... Ah! c'était une risible ambition que celle-là! Me croire quelque chose près d'une femme de votre talent (et) de votre beauté!".² Cette dévotion se contente d'un simple encouragement. Le moindre geste de la déesse devient signe, message faveur. Dans "l'éclair furtif" qui illumine le regard de Myrtho, il lit l'invitation à adorer le dieu qu'elle sert; le baiser de la Reine ("El Desdichado", v. 10) est l'imposition du sceau de sa race; l'éclat qui anime

1. Le Voyage en Orient, Les Femmes du Caire, IV, III, p. 224.

2. Correspondance, lettres à J.Colon, p.768.

le regard d'Isis ("Horus", v.4) annonce le retour de l'ancien règne, et la rose que tient Artémis (v.8) est promesse d'espoir. Dans une lettre à Jenny Colon, le poète écrit: "Un sourire, un serrement de main, une douce parole, valent cent fois toutes mes peines, et vous m'avez donné tout cela."¹. La femme aimée est une source de réconfort ("El Desdichado", v.5; "Artémis", v.6); elle est aussi un guide.

Le poète rêve la déesse resplendissante et toute puissante, mais il idéalise la femme également dans le sens opposé. Il exalte sa féminité, sa fragilité, sa douceur. Elle est fleur, délicate et charmante; elle est Sainte, martyre et résignée; elle est fée navrée. Elle reste toujours digne de son amour et de son respect que ce soit dans sa grandeur ou dans son dénuement.

La déesse est lointaine et il n'adore plus que son souvenir. Isis a fui; la mère du poète est morte, et la fleur l'a rejointe. La mort lui a définitivement ôté Jenny mais il avait déjà perdu son amour. Pourquoi? Est-il coupable d'impatience, d'irrespect? A-t-il banalisé un amour sublime, "pur et céleste"² en voulant le rendre plus humain?: "Oui, c'est vrai, j'ai voulu vous le cacher en vain, je vous désire autant que je vous aime; mais je mourrais plutôt que d'exciter encore une fois votre mécontentement", écrit-il à Jenny³. Les dieux sont susceptibles; il faut craindre qu'une maladresse éveille leur courroux. Tourmenté par le sentiment de la Faute, le poète

1. Correspondance, lettres à Jenny Colon, I, p.754.

2. Correspondance, lettres à Jenny Colon, XVIII, p.771

3. Correspondance, lettres à Jenny Colon, IX, p.763.

s'accuse d'avoir démerité auprès de l'aimée. Sa dévotion est si humble qu'il pense devoir gagner son estime, tel un chevalier moyenâgeux. Dans une lettre à J.Colon¹, il lui déclare:

"A un amour tel que le mien il fallait une lutte pénible et compliquée, à cette passion infatigable, il fallait une résistance inouïe, ... et je vous aurais peu estimée d'avoir cru la résistance plus facile et l'épreuve² moins dangereuse."

Mais, comme Orphée, qui dût descendre deux fois aux Enfers pour y chercher Eurydice, il a échoué. Pour l'Etoile et pour la fleur, il a franchi deux fois les flots redoutables de l'Achéron, mais sa seule victoire est d'avoir pu lui-même échapper à la mort. Pour quelle faute, quelle maladresse est-il châtié? Orphée, dans son impatience à revoir les traits chéris, n'a pu s'empêcher de se retourner vers Eurydice malgré l'interdiction qui lui en avait été faite; Phébus, trop empressé, a effrayé la nymphe Dafné qui s'est réfugiée au sein de la terre; Psyché a succombé à la curiosité et Amour a soudain disparu; Lusignan n'a pas respecté le pacte conclu avec son épouse Mélusine.

Le héros a perdu l'amour de la fleur. Un amour exaltant mais difficile puisqu'il fallait le prouver, le mériter; décevant puisque la fleur l'a abandonné. Il cherche plus loin, plus profondément dans sa mémoire le souvenir d'une autre tendresse qui lui a manqué: l'amour maternel. On le dit inconditionnel, prêt à se donner, à se sacrifier. Cet amour qu'il n'a pas connu, il l' imagine parfait, idéal.

1. Correspondance, lettres à Jenny Colon, XVI, p. 769.

2. C'est nous qui soulignons.

LE CULTE MATERNEL :

Nous avons vu comment, dressé contre l'image paternelle, incarnée par l'implacable Kneph-Jéhovah, Nerval s'est tourné vers l'antiquité et, en retrouvant le sens profond du paganisme antique, a abouti à une vision panthéiste de l'univers. Au centre de cette vision domine la figure majestueuse de la Déesse qui représente le principe nourricier, la terre fertile qui fait pousser les arbres et les moissons. C'est l'Isis aux yeux verts comme la nature printanière ("Horus", v.4) que l'on nomme aussi Vénus, Cybèle, Cérès¹, ou mère de la nature². Parmi ses attributs nombreux³, le moindre n'est pas celui de mère: "Isis, la mère, alors se leva sur sa couche". Notons la mise en apostrophe du mot "mère", ce qui lui donne relief et force. ("Horus", v.3).

En Isis, le poète admire la mère jeune, séduisante, vaillante qui sort d'une longue torpeur pour faire triompher son fils ("Horus", v. 2,3,4, 10, 11), mais il plaint la mère Amalécite, dépouillée et vaincue. Mère douloureuse, c'est cette dernière, peut-être, qui l'attire le plus et il se plaît à imaginer ainsi sa propre mère, douce et mélancolique:

"Je n'ai jamais vu ma mère, ses portraits ont été perdus ou volés; je sais seulement qu'elle ressemblait à une gravure

1. Isis, IV, p. 300.

2. Isis, IV, p. 301.

3. Isis, IV, p. 301: "...moi, la mère de la nature, la maîtresse des éléments; la source première des siècles, la plus grande des divinités, la reine des mânes; moi, qui confonds en moi-même et les dieux et les déesses; moi, dont l'univers a adoré sous mille formes l'unique et toute-puissante divinité".

du temps, d'après Prud'hon ou Fragonard, qu'on appelait la Modestie¹.". Cette mère dolente et persécutée, c'est aussi la Vierge Marie pour laquelle le poète éprouve une affection toute particulière et qu'il confond avec Isis: "Isis n'a pas seulement ou l'enfant dans le bras, ou la croix à la main comme la Vierge: le même signe zodiacal leur est consacré, la lune est sous leurs pieds; le même nimbe brille autour de leur tête ..."2. Celle qui console ("El Desdichado", v.5) a besoin, à son tour, d'être rassérénée, protégée. Bannie des Cieux, elle règne sur le monde infernal ("Artémis", v.14) et pour vaincre, pour recouvrer la souveraineté de l'univers elle aura besoin de l'appui de son fils, qu'il soit Jésus, Antéros ou Horus. En elle, le poète honore la mère du Sauveur:

"...ce fut toujours une admirable pensée théogonique de présenter à l'adoration des hommes une Mère céleste dont l'enfant est l'espoir du monde?"3.

LA MORTE:

Mais, dans ce monde hostile, il faut finalement que le poète admette qu'il est complètement abandonné. La présence apaisante de la mère lui est refusée: Isis a fui, l'Etoile et Artémis sont mortes. Il se désespère car elle est irremplaçable. "La Seule", nous dit-il dans "Artémis" (v.2). "Ma seule étoile est morte", se lamente-t-il et, cependant, l'amour fervent qu'il lui témoigne n'est pas freiné par le mur mystérieux qui

1. Promenades et Souvenirs, IV, Juvenilia, p. 135.

2. Isis, IV, p. 302.

3. Isis, IV, p. 303.

sépare le monde des vivants du domaine des âmes mortes.
 Comme Lucius à qui Isis avait fait juré de ne jamais
 abandonner sa foi même "dans les ténèbres de l'Achéron ou
 dans les Champs-Élysées", il lui voue un culte éternel¹.
 Tant que la fleur vivait le poète éprouvait encore quelque
 joie, malgré son cœur déjà "désolé" ("El Desdichado", v.7)
 et la mort de l'aimée a décuplé son chagrin, plus profond, plus
 pénible à endurer qu'autrefois. Les femmes aimées sont
 désormais toutes disparues: Sophie, Adrienne, Jenny ...

"Où sont nos amoureuses?
 Elles sont au tombeau!
 Elles sont plus heureuses
 Dans un séjour plus beau"
 ("Les Cydalises" dans Odelettes)

La ronde s'est resserrée autour du poète et si les visages se
 succèdent, un seul revient le hanter:

"La Treizième revient ... c'est encore la première".
 ("Artémis", v.1).

S'agit-il de la treizième carte du tarot, la Mort? Ou bien,
 pour reprendre l'expression de Jean Richer, est-ce "l'heure
 pivotale", où l'aiguille de la treizième heure se retrouve sur
 le chiffre un? Le message nous semble être le suivant: la
 dernière, le dernier amour, est aussi la première, la Mère,
 le seul amour fidèle et désintéressé:

"Aimez qui vous aima du berceau à la bière;
 Celle que j'aimai seul m'aime encor tendrement."
 ("Artémis", v. 5,6).

Isis a fui, elle qui de nouveau semblait jeune et belle. Peut-
 être n'était-ce qu'un songe, une illusion? Pour avoir voulu

1. Isis, IV, p. 301.

contempler de trop près son visage, Nerval a-t-il,
 "O délice! ô tourment!"¹, vu la face mystérieuse de la
 mort? Ainsi, il s'interroge: "Les mortels en sont-ils
 venus à repousser toute espérance et tout prestige, et,
 levant ton voile sacré, déesse de Saïs! le plus hardi de
 tes adeptes s'est-il donc trouvé face à face avec l'image de
 la Mort²?".

La mort et l'amour ont dorénavant le même visage:

"Celle que j'aimai seul m'aime encor tendrement:
 C'est la Mort - ou La Morte ...".
 ("Artémis", v. 6,7).

Le culte de la Mort ne s'est pas substitué à celui de la
 Mère mais ils se sont finalement confondus et le poète
 conclut:

"La Sainte de l'Abîme est plus sainte à mes yeux!"
 ("Artémis", v.14).

1. "Artémis", v.7.

2. "Isis", III, p. 300.

Alors qu'il se croyait "l'élû", le messager de Dieu, et qu'il s'était donné pour mission de sauver les hommes, inconscients, malgré leurs souffrances et leur misère, de la véritable horreur de leur condition, Jésus est parvenu tout en haut du Ciel et sa vision du monde a été changée. Le monde coloré qu'il voyait d'en bas est en fait un univers dénudé et glacial. Pareil au Christ, le poète a atteint les hauteurs célestes durant un rêve extatique et les a découvertes désertes, à l'exception de "fantômes blancs" ("Artémis", v.13). Trompé, il n'a plus le choix entre le Ciel et l'Enfer; il ne lui reste que l'option forcée du gouffre. Victime d'un destin qu'il est obligé de subir, Nerval a choisi de l'expliquer, de le sublimer, de l'exploiter, pour le rendre, sinon plus supportable, du moins plus acceptable. Les malheurs qui l'atteignent (la mort d'êtres chers, la malchance littéraire, les déboires financiers, la maladie) ne sont plus des coups que le destin frappe au hasard. Ils sont la conséquence d'une fatalité qui pèse sur toute une race. Le malheur s'auréole du sombre prestige de la Malédiction. Fils du Feu, le poète appartient à un peuple maudit et supérieur, et jouit de la gloire qui lui revient. Reine de l'abîme, la Mère est l'objet de sa vénération, et dans son désespoir, il se tourne vers le culte qui sied le mieux à son cœur tendre, sevré d'amour, le culte maternel.

Poèmes de révolte, de vengeance et d'angoisse, les Chimères sont aussi un hymne d'amour pour la Morte et s'achèvent en un sonnet dont le ton diffère entièrement de ceux qui le

précèdent. Plus d'emprunts à la mythologie, plus de cris, de mélancolie, d'hésitations, de questions. Ce sonnet est empreint de la solennité qui convient à celui qui enseigne et révèle au profane les mystères merveilleux de la Création. Les "Vers dorés" sont le message du poète, envoyé des dieux pour éclairer les hommes.

CONCLUSION

LE VOYAGE A REBOURS:

Au fil des chapitres précédents, nous avons suivi le poète sur la voie qui a finalement abouti au culte de la mère morte. Cette option était le choix logique vers lequel le poussaient ses aspirations, ses déceptions et ses refus. A un présent sans attrait, qui lui rappelle chaque jour combien la vie est pénible, parsemée d'embûches pour un homme appauvri, malade, conscient de sa différence, il substitue un passé radieux. Lorsqu'un état présent est insupportable, il n'est d'autre choix que de s'installer dans le regret du passé ou l'espérance de l'avenir. Mais le futur est douteux; la maladie ne le quitte plus et les moments de joie qu'il a connus appartiennent au domaine du souvenir.

Il entreprend alors un voyage qui le mène toujours plus loin dans le passé. Suivons-le dans ce voyage à rebours! Dans un passé encore récent, il retrouve la fleur, la jeune femme aimée, qui lui a apporté plus de peines que de bonheur, mais dont il chérit la mémoire. Plus loin, c'est l'enfance, et ses premières amours candides et sereines lui sourient. Voici parmi elles Sylvie, la nymphe champêtre, Fanchette, la petite mariée¹, Adrienne, l'apparition féérique d'un soir d'été². Enfin, il parvient au bout de son voyage, tout au bout de sa nuit et y découvre la mère, cette inconnue qu'il idéalise.

1. Promenades et Souvenirs, V, p. 137.

2. Sylvie, II, p. 245.

Ce retour à l'être qui lui a donné la vie est aussi un retour à l'état premier, où les concepts de péché et de châtement n'existent pas. Parallèlement au voyage effectué dans son propre passé, il remonte vers celui du monde: "J'avais bien senti déjà qu'en me replongeant aux sources vénérées de notre histoire et de nos croyances, j'allais arrêter le cours de mes ans que je me refaisais enfant à ce berceau de monde"¹. Autrefois, la mer et le ciel étaient d'un bleu sans taches; le soleil irradiait ses rayons sur une nature en fête où roses et pampres se mêlaient; et la Déesse-Mère orchestrait l'hymne à la joie universelle.

Tant que la fleur a vécu, l'espoir du poète s'est nourri de son amour. Mais elle l'a repoussé, puis, quelques années plus tard, elle est morte. Livré à la solitude, à la pauvreté et à la maladie, il a entrepris un voyage au pays des rêves. Emporté dans son élan, il s'est, un jour, envolé trop haut et a crevé le ciel. Le soleil qu'il voyait d'en bas faisait partie d'un décor de théâtre. L'écran franchi, le poète a pénétré dans un monde obscur, glacial et sans bornes.

Vision d'effroi et de néant, il nous dira dans Aurélia:

"Je croyais voir un soleil noir dans un ciel désert"².

Le monde réel, c'est le chaos. Le poète a été trompé: ce qu'il voyait d'en bas n'était qu'un artifice, une illusion créée par un être supérieur et maléfique qui voulait lui faire accepter sa condition déplorable. Il est revenu changé de son voyage.

1. Le Voyage en Orient, Druses et Maronites, II, chapitre III, p. 347.

2. Aurélia.

Désormais, il ne cherchera plus de refuge en un Dieu qui l'a si mal traité; il ne connaîtra plus le bonheur dans un monde illusoire. La passion même que lui inspirait la fleur n'était que la semblance du parfait amour, qu'affranchi des fausses espérances, il va pouvoir retrouver. La chute s'est faite de bas en haut et, autre paradoxe, la descente aux Enfers ouvrira la voie vers le Paradis puisqu'à l'union du héros et de la Sainte de l'Abîme correspondra le retour du monde ancien et parfait.

"LES CHIMERES" ET LES MYTHES UNIVERSELS:

En faisant éclater les limites de son expérience personnelle et en devenant le héros d'une légende qui a trait à la création et à la re-crédation de l'univers, le poète reprend à son compte les mythes cosmogoniques universels de la destruction et de la renaissance du monde¹. D'après Mircea Eliade, "l'idée que la perfection a été au commencement semble assez archaïque. Elle est, en tout cas, extrêmement répandue. C'est d'ailleurs l'idée susceptible d'être indéfiniment réinterprétée et intégrée dans d'innombrables conceptions religieuses"².

Le monde dégénéré doit être aboli afin de retrouver la perfection initiale. L'anéantissement de cet univers qui s'est dégradé permettra l'apparition d'un nouveau monde fidèle à l'image du premier. L'origine n'est donc plus simplement dans

1. Mircea Eliade, Aspects du Mythe, IV, Eschatologie et cosmogonie, p. 71-78.

2. Mircea Eliade, Aspects du Mythe, IV, Eschatologie et cosmogonie, p. 68.

le passé mais aussi dans un avenir imaginé par le poète. Le monde actuel, historique et temporel pourrit. Les catastrophes l'annoncent¹. Bientôt, les forces des ténèbres seront vaincues et le nouveau Soleil, exacte réplique de l'ancien, naîtra de la Nuit. Parce que ce monde nouveau sera en tous points identique à "l'Age d'Or" ancien, le Passé deviendra Présent et le temps sera maîtrisé.

Si l'art est création, il est aussi re-création et le poète ne se contente pas de transformer la réalité. Il la détruit, l'efface et la redessine à la fois pour l'adapter à son expérience personnelle et pour y trouver une place que la maladie lui refuse. Ce qui est particulier à Nerval c'est l'usage qu'il fait des mythes universels pour créer une légende où il fait figure de martyr et de héros. Pour se sauver de la nuit complète, que devait être la hantise de la Folie, il s'est situé au sein d'un univers uniquement fait pour lui et dominé par la tendre figure maternelle, symbole de l'amour qu'il n'avait pas connu.

L'AGE D'OR = LE TEMPS MAITRISE:

La portée de l'oeuvre de Nerval est due à l'impact affectif qu'elle exerce sur le lecteur. Si l'auteur des Chimères éveille notre sympathie, sa poésie nous charme, nous fascine et nous inquiète car elle est l'oeuvre d'un vrai poète, donc d'un être qui, au-delà de ses propres souvenirs,

1. cf. "le Christ aux Oliviers".

de ses angoisses et de ses désirs, sait faire chanter les thèmes les plus permanents et les plus chers à l'âme humaine. Nous nous laissons enchanter dès les premiers vers d'"El Desdichado", séduits par leur mélodie incantatoire, et parce que nous savons qu'une histoire va nous être contée. Ce sont les mots magiques qui rouvrent les portes de notre enfance et ressuscitent les vœux et les craintes que nous avons appris à oublier ou à mépriser, mais qui sommeillent dans notre mémoire. Le poète, lui, a osé prolonger le monde féerique de l'enfance. Mais, qu'on ne se méprenne pas! Les contes de fée que nous écoutions avidement autrefois ne sont pas plus que les Chimères, de "belles histoires", mais des histoires pleines de beauté, de désir, d'amour, de haine, de souffrance et de passion. Elles évoquent un univers dans lequel l'ennemi vieillit et meurt; où le héros, malgré les difficultés et la cruauté de son antagoniste, se venge, vainc et se trouve enfin récompensé par l'amour, d'un être éternellement jeune et beau. Les Chimères nous parlent des vieux rêves que l'homme a toujours bercé: les thèmes de l'éternelle jeunesse, de la permanence et du renouveau, de la nostalgie de l'Eden perdu traduisent notre désir de perfection et d'éternité. L'Age d'Or symbolise le pays de l'Impossible réalisé. Dans un univers paisible et harmonieux, l'amour dure toujours, la jeunesse est éternelle et les ans ne viennent pas ternir la beauté.

Le retour à l'Age d'Or, c'est le rêve d'Eternité exaucé.

OUVRAGES CONSULTÉS1. OEUVRES DE GERARD DE NERVAL:

Gérard de Nerval, *Oeuvres*, texte présenté, annoté par A.Béguin et J.Richer, Paris, "Bibliothèque de la Pléiade", Gallimard, 1961.

Tome I: *Poésies, Petits Châteaux de Bohème, Les Nuits d'octobre, Promenades et Souvenirs, Les Filles du feu, Pandora, Aurélia, Contes et facéties, Le Marquis de Fayolle, Lettres à Jenny Colon, Correspondance.*

Tome II: *Voyage en Orient, Lorely, Notes de voyage, Les Illuminés.*

Toutes les références données renvoient aux oeuvres de Nerval publiées par la "Bibliothèque de la Pléiade".

Nerval, Les Filles du feu, Les Chimères, Promenades et souvenirs, Lettres à Jenny, Pandora, Aurélia, Paris, Garnier-Flamarion, 1972. Chronologie et préface par L.Cellier.

L'âne d'or, Paris, Mercure de France, no. 1101, 1.5.1955.

2. LIVRES SUR GERARD DE NERVAL:

J-M.Bailbé, *Nerval*, Paris, Bordas, 1976.

A.Béguin, *Gérard de Nerval*, Paris, Seghers, 1950.-72.

L.Cellier, *Gérard de Nerval*, Paris, Hatier, 1974.

R.Chambers, *Gérard de Nerval et la poétique du voyage*, Paris, Corti, 1969.

F.Constans, *"Nerval et l'amour platonique"*, Paris, Mercure de France, no. 1101, 1.5.1955.

M-J.Durry, *Gérard de Nerval et le mythe*, Paris, Flammarion, 1956.

A.Fairlie, "An approach to Nerval" dans *Studies in Modern French Literature presented to P. Mansell Jones*, Manchester, Manchester University Press, 1961, pp. 27 - 103.

R.Faurisson, *La clé des Chimères et autres Chimères de Nerval*, Paris, J.-J. Pauvert, 1977.

J.Geninasca, *Analyse structurale des Chimères de Nerval*, Neuchâtel, La Baconnière, 1971.

- J. Grimaud, *La folie de Gérard de Nerval* (Thèse pour le doctorat en médecine), Nîmes, Imprimerie Chastanier frères et Alméras, 1929.
- R. Jean, *Nerval*, Paris, Seuil, 1964.
- G.-H. Luquet, "Nerval et la Franc-Maçonnerie", Paris, *Mercure de France*, no. 1101, 1.5.1955.
- A. Marie, *Gérard de Nerval, le poète et l'homme*, Paris, Hachette, 1955. (réédition de l'édition de 1914).
- P. Moreau, *Sylvie et ses soeurs nervaliennes*, Paris, Sedes, 1966.
- J. Onimus, "Artémis ou le ballet des heures", Paris, *Mercure de France*, no. 1101, 1.5.1955.
- F. Paramelle, *Le problème avec la morte* (Thèse pour le doctorat en médecine), Paris, Imprimerie R. Foulon, 1948.
- G. Poulet, "Sylvie ou la pensée de Nerval", *Cahiers du Sud*, no. 209, 1938.
- J. Richer, *Gérard de Nerval*, Paris, Seghers, 1950- 1972.
- J. Richer, *Nerval au royaume des archétypes*, "Octavie", "Sylvie", "Aurélia", Paris, Archives des lettres modernes, no. 130, 1971.
- G. Rouger, "Gérard de Nerval et Louis-Philippe", Paris, *Mercure de France*, no. 1101, 1.5.1955.
- G. Schaeffer, *Une double lecture de Gérard de Nerval, les Illuminés et les Filles du Feu*, Neuchâtel, La Baconnière, 1977.
- K. Schärer, *Thématique de Nerval ou le monde recomposé*, Paris, Lettres modernes, 1968.
- F. Tosquelles, *Essai sur le sens du vécu en psychopathologie, en témoignage de Gérard de Nerval* (Thèse pour le doctorat en médecine), Paris, Imprimerie R. Foulon, 1948.

Copie de l'émission radiophonique du Grand Orient de France: "Gérard de Nerval", 6.3.1955.

3. LIVRES D'INTERET GENERAL:

- Apulée, *Les métamorphoses*, Les Belles-Lettres, T.II, 1946, Coll. Budé.
- G.Bachelard, *L'air et les songes*, Paris, Corti, 1943.
- La terre et les rêveries de la volonté*, Paris, Corti, 1948.
- A. Béguin, *L'âme romantique et le rêve*, Paris, Corti, 1960.
- L.Benoist, *Signes, symboles et mythes*, Paris, PUF, 1975-77.
- J.Bosquet, *Les thèmes du rêve dans la littérature romantique*, Paris, Didier, 1964.
- R.Brechon, *Le mythe de la fée Mélusine*, Paris, *Nouvelles de France*, no. 10, 16.4.1977, pp. 29-32.
- M.Eliade, *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard, 1963.
- J.G.Frazer, *The Golden Bough: A study in magic and religion*, London, Papermac P.54, Macmillan, 1922-70.
- H.Peyre, *La littérature symboliste*, Paris, PUF, 1976, pp. 15-16.
- H.Pourrat, *Contes du vieux temps*, Paris, Gallimard, 1948-53.

- TABLE DES MATIERES -

	Page
INTRODUCTION	1
Pourquoi les Chimères de Gérard de Nerval	2
Pourquoi l'Age d'or	4
PREMIERE PARTIE - L'UNIVERS DISLOQUE	7
Premier Chapitre - Le monde chthonien	10
Le feu	11
Le dragon	15
La grotte	17
Les fleuves des enfers	18
Deuxième Chapitre - Le monde terrestre	21
La semence	22
La vigne	23
Troisième Chapitre - Le monde céleste	25
L'or	26
Le soleil	28
DEUXIEME PARTIE - LA FEMME = LA MEDIATRICE DE LA REUNION DES TROIS MONDES	32
Premier Chapitre - Polyvalence du thème féminin	35
Deuxième Chapitre - Identité du personnage féminin	39
Les médiatrices	40
L'aimée	42
La mère	44
La Bonne-mère	45
Le rôle du héros	47
La mère vaincue	48
TROISIEME PARTIE - LE THEME DU DOUBLE	52
Premier Chapitre - Les lieux, les objets et les êtres privilégiés	55
Un endroit idéal	56
Lieux privilégiés et moments exceptionnels	57
Les lieux privilégiés, témoins d'un passé et d'un bonheur révolus-	59
Les vestiges de l'ancienne harmonie = une promesse pour l'avenir	60
Deuxième Chapitre - Dualité du héros	62
Dualité au niveau physique	63
Identité et complexité du héros	64
Son choix	66

	Page
Troisième Chapitre - La dualité maternelle	69
Une double apparence	70
Deux personnalités	72
La mère coupable et la mère martyre	73
Quatrième Chapitre - La dualité paternelle	75
L'adversaire de Kneph = Le dieu solaire, époux de la jeune Isis	76
L'usurpateur	77
Le "bon" et le "mauvais" pères	78
QUATRIÈME PARTIE - LA MALEDICTION	83
Premier Chapitre - Le père coupable	86
Le retour solitaire du père	87
L'indifférence paternelle	89
Le père rejette l'enfant de l'ennemie	89
Deuxième Chapitre - La faute	91
Déception et trahison	92
Le désir de substitution	93
Coupable vis-à-vis de la mère-morte	94
Troisième Chapitre - Transposition des sources psychologiques dans la légende	96
Le poète maudit, le messager des dieux	97
La malédiction de la race rouge	99
La fatalité	101
CINQUIÈME PARTIE - LA RELIGION DES CHIMÈRES	105
Premier Chapitre - Rejet de la religion chrétienne	111
Un présent mal vécu	112
Une religion patriarcale	115
Le péché	116
Le faux créateur	117
Deuxième Chapitre - Le panthéisme	119
Retour aux cultes antiques	120
Sentiment de la nature et panthéisme	121
Troisième Chapitre - Le sens métaphysique et l'amour	125
Amour et religion	126
Le culte maternel	130
La morte	131
CONCLUSION	136
Le Voyage à rebours	137
"Les Chimères" et les mythes universels	139
L'âge d'or = le temps maîtrisé	140
OUVRAGES CONSULTÉS	142